



5 CENTS

6 novembre 1937

LE JOUR

Indépendant politique, littéraire et artistique

Directeur: Jean-Charles Harvey

Administration et rédaction, 263, rue Ste-Catherine est, Montréal — Tél. PL. 8471-2

Aussi longtemps
que les choses iront
systématiquement
mal, je continuerai
systématiquement
à dire qu'elles ne
vont pas bien —

Henri ROCHFORD

Ce peuple que j'aime

Des accusations et calomnies portées contre ma personne, depuis que je tente de créer la presse libre en un milieu où l'ombre même de certaines libertés est un épouvantail, la plus perfide est celle où l'on prétend que je hais et dénigre ma nationalité.

Communistes! Instruments des Juifs! Stipendiés par des puissances ténébreuses! On a tout dit de nous. Je me suis contenté de hausser les épaules en songeant que ces mensonges intéressés, seules armes qui restent aux crétiens incapables de discuter avec la vérité, étaient inévitables et finiraient par s'évaporer d'eux-mêmes.

Mais que moi, Canadien français, j'en ai contre ce peuple de qui je tiens le meilleur de moi-même, non, vraiment, c'est trop fort. Sur cette terre qui n'a cessé d'être ma patrie, où j'ai toujours vécu et où ont vécu tous les miens, où se trouve ce que j'ai le plus aimé et ce que j'aime le plus au monde, comment aurais-je pu haïr mes compatriotes sans me haïr moi-même?

Personne mieux que moi ne connaît ce peuple courageux, intelligent, généreux et sensible, où j'ai vu tant d'hommes qui font honneur à leur espèce. Né et élevé dans le comté le plus français et le plus caractéristique de cette province, c'est là que j'ai connu ce que sont la charité, l'entraide, l'amitié et la pitié. Là plus qu'ailleurs, sont les âmes compatissantes, qui ne sauraient rester indifférentes à la douleur des autres, et qui savent dispenser leur dévouement envers les faibles sans rien demander en retour que la satisfaction d'avoir soulagé une douleur.

Cette richesse de cœur, on la chercherait peut-être vainement ailleurs. Chez nos voisins les Américains, qui jouissent pourtant, à bien des points de vue, d'une civilisation très avancée, il ne faut pas aller bien loin, dans certaines couches sociales, pour n'y découvrir que dureté, égoïsme et brutalité. Certes, nos voisins ont de hautes qualités que nous n'avons pas; mais leurs graves défauts sont inconnus chez nous. Dans certaines campagnes des Etats-Unis, les gens sont si rudes, si cruels, si renfermés en eux-mêmes, qu'ils laisseraient crever leur voisin devant leur porte sans s'occuper de lui. Chez nous, on ne laisse pas même crever un chien de la sorte.

Comment ne pas s'attacher ce qu'il y a, chez nous, de délicatement sensible, de nerveux, de vibrant, qui fait le charme des personnes et qui rend plus vivantes et plus douces les relations sociales? Les nationalités qui se sont jointes à nous, dans la grande famille canadienne, sont-elles aussi frémisantes, aussi expansives, aussi généreuses que la nôtre? Je ne le crois pas.

Contre ce peuple-là, je n'ai jamais rien écrit.

Pourquoi dit-on que je ne l'aime pas? Est-ce haïr quelqu'un que de critiquer des méthodes d'éducation et de vie qui l'empêchent de s'épanouir? Est-ce haïr quelqu'un que de vouloir lui faire, avec toute sa sincérité, une existence plus intéressante, plus haute et plus heureuse? Est-ce haïr quelqu'un que de chercher à délivrer son esprit de certaines entraves qui retardent son progrès et amoindrissent sa joie de vivre?

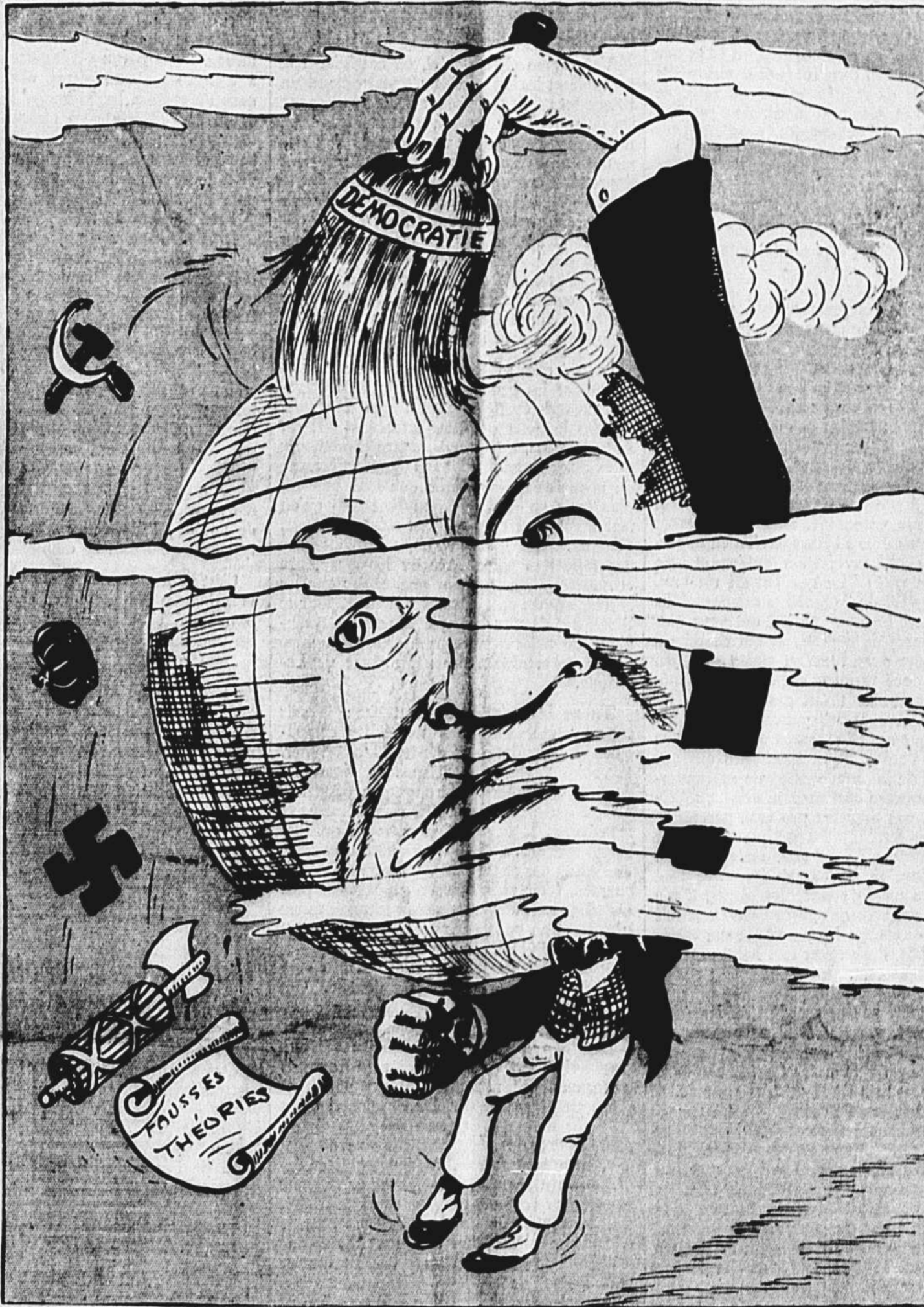
Qu'ai-je voulu, durant toute ma vie d'écrivain et de journaliste, sinon montrer à mes compatriotes, à ceux que j'aime, qu'ils avaient des ennemis, et que ces ennemis étaient en eux-mêmes? J'ai donc combattu sans cesse contre les ennemis de notre peuple: l'éducation surannée, l'étroitesse d'esprit et le crétinisme cultivés par certains maîtres peu éclairés, le manque de sens pratique, l'exagération du racisme, cause de désunion nationale, l'insuffisance de libertés légitimes...

Est-ce là ce qu'on appelle dénigrer sa "race"? N'est-ce pas plutôt la plus grande preuve de patriotisme qu'un homme puisse donner aux siens? Préfère-t-on les flatteurs? Ceux-ci sont toujours faux et hypocrites. Ils endorment le patient au lieu de le guérir. Préfère-t-on les politiciens? Leurs campagnes électorales sont du dénigrement national.

Aucune institution humaine ne saurait se passer de la critique, sel du progrès. Sans elle, les meilleures créations humaines, privées de leur stimulant, s'immobilisent et pourrissent. Quand une société d'hommes est devenue assez puissante pour baïllonner tous ceux qui vivent et souffrent autour d'elle, ce jour-là, elle est, sans le savoir, au-dessus d'un abîme où elle s'engloutira bientôt sous le poids de ses propres fautes.

Jean-Charles HARVEY.

QUAND LE MONDE SE RÉVEILLERA



Ce sera la semaine du grand nettoyage

BILLET

BILINGUISME

La conquête par les Romains introduisit dans les Gaules, en même temps que la langue latine, une civilisation plus progressive, un essor commercial jusque là inconnu. De Rome, d'habiles gens vinrent installer des industries bientôt prospères, exploiter avec profit les mines et les forêts du pays; tout en s'enrichissant, ils fournirent du travail à une foule de Gaulois. Grâce en partie aux annonces qu'y faisaient paraître les maisons romaines, plusieurs feuilles gauloises parurent, dont l'une atteignit un tirage astronomique.

Avec les années—chacune apportant des autres parties de l'Empire son contingent d'immigrants—les citoyens de langue latine étaient devenus plus nombreux en Gaule que ceux parlant gaulois. Toute l'Europe occidentale parlait latin; c'était la langue indispensable aux affaires, aux relations économiques.

Quand les premiers habitants du sol—les Gaulois de vieille souche—constatèrent la richesse de leurs ressources naturelles, et tous les bénéfices qu'on en pouvait tirer, elles étaient presque en entier passées aux mains des Galo-Romains ou d'autres Latins; l'industrie et le commerce étaient également contrôlés par ces "maudits étrangers". Des Gaulois patriotes firent honte à leurs frères de la servitude à laquelle ils étaient réduits; on tint de grands congrès où furent cherchés les moyens de relever la race gauloise de sa déchéance. Les panacées les plus empiriques furent proposées... la plus stupide suggestion fut adoptée.

On n'enseignait dans les écoles gauloises qu'un latin de quatrième ordre et bien peu pratique, et encore ne l'enseignait-on qu'à petites doses. Des pédants et des pions, assemblés sous la présidence de leur doyen Universitaire, imaginèrent de sauver "la race" en faisant disparaître à peu près complètement la langue latine des programmes scolaires. Le bilinguisme, selon eux, était une insigne faiblesse et ils étaient convaincus que le Gaulois—que son ignorance du latin rendrait incapable de se trouver un emploi—se tournerait vers l'industrie ou le commerce... deviendrait un chef alors qu'il ne saurait plus être un simple serviteur...

Un jeu de Gaulois du nom d'Emilius-Caro-

AVEC LE SOURIRE

Les chiffons de propagande italienne

Nous sommes doués d'une belle patience, angélique, dirions-nous, si nous ne craignons pas d'avoir l'air de nous faire de la réclame. Mais cette patience a des bornes, surtout lorsque nous nous trouvons en face de gens de mauvaise foi.

Une feuille de papier pas même hygiénique, "La Nation" enrage de nous voir dire quelques vérités sur la question d'Espagne quelle espère pouvoir embrouiller à souhait, question de cirer les bottes de ses maîtres fascistes et italiens.

Le directeur de cette feuille, le dénommé Paul Bouchard nous accuse fausement d'avoir truqué le reportage de Jean Allouche, notre envoyé spécial en Espagne. Le valet des Italiens, massacreurs de femmes et d'enfants, ose affirmer sans sourciller: "Il (Allouche) a l'inénarrable culot de parler du bombardement de Guernica qui a eu lieu avant son départ du Canada, comme s'il y eût été présent."

Or, malheureusement pour le sieur Bouchard, nous surprenons le directeur de la Nation en flagrant délit de mensonge.

Nous pourrions prouver, si cela devient nécessaire, devant les tribunaux, que Jean Allouche, journaliste français, tenant feu et lieu à Paris, n'a pas mis le pied au Canada

lus crut devoir s'opposer de toutes ses forces à cette mesure qu'il jugeait néfaste à ses compatriotes. Il écrivit à trente-trois journaux des lettres dont la plupart furent jetées au panier. Quelques feuilles cependant publièrent ses protestations. Cela lui valut d'être attaqué en style héroïque au nom de "la race". Il répliqua et se vit traiter de "sale traître"... Puis tout se calma... un druide respecté prononça des paroles conciliantes et chacun se tut.

Mais les pions, entêtés, mirent quand même à exécution leur projet. Ce n'est qu'à la cinquième année qu'ils consentirent à enseigner une langue qu'ils connaissaient d'ailleurs très mal. Alors, mes amis... Je vous laisse à deviner le reste...

Emile-Charles HAMEL.

depuis deux ans et demi. Une foule de familles de Québec, qui connaissent le mariage de ce Parisien avec le Dr Marthe Pelland, de Québec, ont dû se gondoler en lisant les affirmations aussi mensongères que ridicules de la feuille de chou qui prétend faire du journalisme honnête... à sa façon.

Nous pourrions prouver que ses reportages nous viennent d'Espagne où il a visité les différents fronts de combat et nous ne permettrons pas qu'un petit bonhomme fausse systématiquement les faits et insinue que nous ou Allouche, avons inventé de toutes pièces ce reportage.

Nous attendons également que le dénommé Paul Bouchard donne l'origine exacte de ses sources d'informations politiques, des carrières qu'il publie. Il serait probablement bien plus en peine que nous de prouver l'authenticité du reportage de notre correspondant.

Nous pourrions aussi poser au sous-journaliste quelques questions auxquelles il ne s'empressera pas de répondre.

A bon entendeur, pas même de salut...

Sophismes économiques

Trouvé dans une feuille de propagande commerciale cette hérésie économique qui contribue encore davantage à obscurcir les grands problèmes du jour:

Qu'est-ce qui donne tant d'importance au boycottage? Un facteur unique: la consommation. C'est-à-dire, l'emploi du pouvoir d'achat d'un chacun pour se procurer la marchandise venant de l'étranger; ou, si vous le préférez, c'est l'envoi à l'étranger de l'argent que chaque consommateur dépense pour l'achat de cette marchandise, avec la conséquence que l'acheteur consomme le produit et en fait périodiquement une nouvelle acquisition, tandis que l'étranger qui reçoit l'argent augmente sa richesse, parce que l'argent ne se consume pas. En interdisant la consommation d'un produit, le boycottage affecte entr'autres choses l'industrie qui le fabrique et prive cette même industrie des profits qu'elle aurait réalisés par la vente.

A lire ceci, on se croirait encore au moyen âge, à l'époque où l'on croyait fausement que l'argent est la richesse, et non pas le signe de la richesse.

Nos économistes au pied levé feraient bien d'apprendre au moins les rudiments de l'économie politique, avant de lancer des idées aussi fausses dans le public.

Le nouveau couple France - Angleterre

Une fois posé l'axiome: la géographie conditionne la politique et l'économique, la séquence, apparemment si compliquée, des événements et des alliances européennes s'éclaircit d'un jour nouveau. On devine comment s'est créé le couple France-Angleterre de même que l'on comprend la formation de l'axe Rome-Berlin, encore que, dans ce dernier cas l'édifice politique repose sur des bases fragiles. Les mouvements alternatifs de rapprochements et d'éloignements que l'on a observés depuis tantôt vingt ans entre Paris et la Petite-Entente, la Pologne et la France, l'Italie et les restes de la monarchie danubienne, Londres et Berlin, entre l'Europe occidentale et l'Europe orientale, s'expliquent presque aisément.

Certes, il est des aspects de la question qui échappent à tous, sauf aux observateurs sagaces et avertis. Mais on peut dire que dans l'ensemble, si l'on tient compte des données permanentes économiques et politiques, il n'y a aucun mystère à cette évolution diplomatique des chancelleries.

Les mêmes causes ne produisent pas toujours les mêmes effets, mais certaines causes engendrent toujours les mêmes résultats. Pour fixer les idées, il n'y a qu'à étudier la formation et le renforcement progressif du couple France-Angleterre.

Au lendemain de l'arrivée au pouvoir des hitlériens, alors que la national-socialisme ivre de sa victoire se laissait aller à des écarts qui ne se confinaient pas seulement au langage, un premier mouvement de regroupement des forces vives de l'Occident se produisit et l'on assista à la création — malheureusement éphémère — du front de Stresa qui normalement aurait dû marquer un tournant dans l'histoire de l'Europe et peut-être même du monde.

Par suite des intrigues de Berlin, des ambitions sans bornes du mussolinisme et, avouons-le, de quelques graves erreurs diplomatiques de Londres et de Paris, le front se rompit presque immédiatement et l'Italie ne trouvant pas chez ses anciens alliés les satisfactions qu'elle recherchait, se tourna du côté de l'Allemagne encore en fermentation.

Il s'ensuivit une sorte d'entente tacite pendant quelque temps et l'Italie, forte de l'appui quasi-officiel de l'Allemagne et de la complicité d'une partie de l'opinion française, put, à son aise se lancer dans l'aventure d'Éthiopie.

On se rappelle l'acuité de la crise, les conflits d'intérêts d'opinion, les tergiversations malheureuses des deux capitales occidentales, la faillite de la S.D.N. et la conquête du dernier royaume noir indépendant.

Cette crise montra les faiblesses du monde occidental, que les puissances autocratiques prirent pour une faiblesse inhérente aux régimes démocratiques. Et désormais, les autocraties crurent, un peu naïvement que tout leur était permis.

On assista, alors, de la part de l'Allemagne, à toutes les violations possibles des traités, jusqu'au moment, où n'ayant plus sous la main de chiffons de papier à déchirer, il fallut trouver autre chose.

Il fallait, en effet, trouver une nouvelle pasture à jeter au peuple allemand, pris dans une crise sociale et économique de première grandeur. Ce fut alors la grande préparation, en vue d'entreprises militaires qui ne pouvaient avoir qu'un objectif: la domination de l'Europe, sous le fallacieux prétexte de défendre la civilisation contre un bolchevisme, fort assagi depuis 1917.

Mais, avant d'entreprendre la moindre action d'envergure, il était absolument nécessaire pour Berlin d'obtenir l'appui de Rome, et la chancellerie allemande manœuvra de telle sorte qu'elle l'obtint.

Certes, cet appui fut surtout diplomatique, mais au moment où l'Italie le donna à l'Allemagne, ce fut pour cette dernière un atout inappréciable.

En effet, si l'on dresse le bilan de cette association — qui se rompra fatalement dans un avenir moins lointain qu'on ne pense — on s'aperçoit qu'elle est parvenue à dissoudre la Petite Entente qui ne subsiste plus que de nom, à détacher la Pologne de l'orbite de Paris, à accaparer toute l'attention de Paris et de Londres sur les problèmes européens, particulièrement ceux de la Méditerranée, et à diviser profondément l'opinion publique en Angleterre, en France et dans bien d'autres pays.

Il s'est donc formé peu à peu un front italo-allemand qui a remporté maintes victoires diplomatiques, jusqu'au moment où, ne pouvant plus ignorer le danger pour l'avenir, Londres et Paris ont cessé de se contrecarrer réciproquement pour en arriver à une entente. Les événements d'Espagne, les intrigues en Asie Mineure, l'agitation dans les colonies musulmanes de la France et de l'Angleterre sont venus pour souder plus fermement encore le pacte non-écrit de défense de l'Occident.

Le fait est d'autant plus caractéristique que le sentiment populaire anglais penche peut-être plus du côté allemand que du côté français et que le sentiment des hommes d'Etat britanniques est, à quelques exceptions près, très favorable au IIIe Reich. Malgré cela, l'entente s'est faite, surtout depuis la création de l'axe Rome-Berlin.

Ainsi donc, après une période assez longue d'antagonisme à peine déguisé, les deux dernières grandes démocraties d'Europe sont de

(Suite à la page 2)

LE PÊCHEUR DE PERLES

Trouvé dans un journal local, à la rubrique de la Radio, une nouvelle composition, probablement inédite jusqu'à ce jour, de César Franck: "Penis Anglicus".

Dans un journal de Québec: "Toutes les detrites contiennent quelque chose de bon, même le communisme (sic). Les communautés représentent en effet une forme de communisme (resic) et les premiers chrétiens étaient communistes (terresic)."

Comment M. Duplessis n'a pas fait aussitôt appliquer la loi du cadenas, est une chose que nous ne pourrions jamais expliquer.

Titre belliqueux: "On fera la guerre aux maringouins" et en sous-titre: "On songe à enrôler à cette fin 300 chômeurs..."

Sont-ce des maringouins marxistes, fascistes, ou j'm'en foutistes, à qui une municipalité souveraine a déclaré la guerre?

D'une feuille charitable—par profession—et qui ne doute de rien: "Franco fait grâce à 30,000 Asturiens"! Suivent quelques lignes qui avertissent le lecteur canadien qu'au cas où les Asturiens ne voudraient pas se soumettre, ce sera l'exécution en masse.

Mais il manque quelques lignes pour "justifier" ou pour condamner cet élégant procédé. Il est vrai que les feuilles charitables—par profession—n'ont pas besoin de faire montre de charité...

D'un des 34567 "Courrier" de la province: "Le Duce au temps de la guerre".

"C'est ainsi qu'après avoir voulu la guerre par son action interventionniste, après avoir versé son sang, il sauva l'Intégrité (!) de l'action guerrière italienne, du poison du découragement et du défaitisme sournois".

Pour les gens qui désirent quelques précisions, on pourrait ajouter, en restant dans la plus stricte vérité: C'est ainsi qu'après avoir repassé la frontière de son pays qu'il avait déserté, il entreprit une action interventionniste après avoir reçu par l'intermédiaire du journal "L'Humanité" la bagatelle de \$120,000, question de calmer ses scrupules de conscience, pour transformer une feuille de chou révolutionnaire et athée, en un journal ultra-patriotard.

Quant à avoir voulu la guerre et versé son sang, quelque vingt millions d'êtres humains sont dans le même cas, et n'ont pas les honneurs d'un éditorial dans le style héroïque...

Pour terminer cette perle numéro 1: "La France que nous aimons, ce n'est pas celle du député Costes; notre France, à nous, Canadiens français, c'est la France qui nous a faits, la France qui a édifié en terre d'Amérique une nouvelle-France catholique..."

Comme si la France était représentée par M. Costes, député ou pas député, communiste ou pas communiste!

Et comme il est facile d'oublier, quand ça fait l'affaire, que c'est un ministre de la France d'ancien régime qui disait avec le plus grand sang-froid: "Quand le feu est au château, on ne regarde pas aux écuries..."

Les écuries, aux yeux de ce monsieur, c'était le Canada, que l'ancien régime abandonna aux Anglais, et que les représentants de l'ancien régime désertèrent, dès qu'il n'y eut plus de grasses prébendes à retirer, de monopoles à affermer ou de fructueuses concessions à obtenir. Il est vrai que l'article en question ne semble pas avoir été fait par un historien, même partial.

Le nouveau couple

(Suite de la première page)

nouveau unies devant le danger commun, le même qu'en 1914, mais sous une forme nouvelle: l'assaut contre la civilisation par un capitalisme plus virulent que l'ancien.

L'avenir dira si les États totalitaires sont capables ou non de détruire les puissances qui, malgré toutes leurs déficiences, sont encore les dernières gardiennes de la civilisation.

A.-R. BOWMAN

AU PAYS DE GÉRONTESCULAPE

lettre inédite de Montesquieu

Mon cher Daniel, lorsqu'elles sont assemblées, les têtes des grands hommes s'étrécissent et plus il y a de sages, moins il y a de sagesse. J'ai oui dire qu'en certaine assemblée esculapienne on s'attache beaucoup aux frivolités et aux minuties et que l'essentiel ne va jamais qu'après. Mais il est d'usage courant que la plupart des législateurs n'ont été que gens bornés, arrivés en si haut lieu par le hasard et pour consulter mieux leur fantaisie que le bien de leurs sujets. Aussi puis-je t'assurer qu'il n'y a pas de pays où il ait tant d'hérésies de conduite qu'en Gérontesculape. Ce que je t'en ai dit depuis plusieurs semaines est bon pour certaine province qu'on appelle communément Faculté, où il semble qu'on méconnaisse la grandeur de l'ouvrage et qu'on s'amuse à en faire une institution puérile, bien conformée aux petits esprits, mais décriée auprès de ceux de bon sens. Les gens qui la dirigent peuvent vous accabler d'eux-mêmes pendant trois heures et veulent grossir à vos yeux par l'intérêt qu'ils prennent de leur personne. Ils semblent croire que la puissance céleste ne les produisit qu'avec effort et la proportion de l'idée qu'ils se sont faite de la supériorité de leur état passe tout ce que tu peux imaginer.

Il existe en Gérontesculape une autre province qui se donne comme modèle universel et source d'exemple qui ne tarit jamais. Elle se nomme fort curieusement, et je ne sais pourquoi, Lasantaie. C'est une chose qui cause tous les jours ma surprise que la façon dont cette province est gouvernée. Le tyran atteint depuis longtemps l'âge de l'innocence, porte un prénom de troubadour céleste et un nom aussi hermétique que sa pensée. C'est, du reste, un savant de grande célébrité, fort connu de son entourage, mais parfaitement inconnu ou ridicule à l'étranger. Tu en apprécierais fort la conversation qui se résume toujours en ceci: "Ce que j'ai dit est vrai, parce que je l'ai dit." Quand je compare dans mon idée cet homme absolu qui veut être admiré à force de déplaire et qui cherche à être supérieur quand il n'est même pas égal, je te tiens pour vaniteux impertinent ou médiocre personnage, tirant parti de tout, au détriment même de ses gouvernés, puisqu'il sent bien que ses négligences n'ont plus rien à lui faire perdre. Si tu manifestes quelque impatience de la monotonie de sa conversation, il trouvera ceci pour te divertir: "Ce que je n'ai pas dit n'est pas vrai, parce que je ne l'ai pas dit." Il n'y a pas que sa façon qui soit atteinte de ce mal, mais aussi sa politique dont la médiocrité désespère tout progrès. Au pays de Gérontesculape, il n'y a pas une province qui passe celle-ci en lois singulières et comme ses paroles ont la variété que tu sais, il s'en sert fort habilement et fort despotiquement.

L'autre jour, par extraordinaire, les édits ont publié ce message: "Peuple, j'ai comparé l'heureux état dans lequel tu vis avec celui où je te trouvais à mon arrivée ici. Tu es le peuple le plus sain de la terre et pour achever ta fortune je t'ordonne de le croire." Comme les hommes flottent sans cesse entre de fausses espérances et des craintes ridicules, au lieu de s'appuyer sur la raison du tyran, ils se firent des monstres de tous les maux qui pouvaient survenir. Si bien que chacun se prit à se demander s'il ne souffrait pas de quelque maladie tellement ils avaient confiance aux édits de leur chef. Et comme la fortune est inconstante dans ce pays d'où je t'écris, surtout depuis le règne de ce tyran, il arrive tous les trois ans quelque catastrophe de santé qui précipite le riche dans la misère et le bien-portant vers l'éternité. Les histoires sont pleines de ces pestes qui tour à tour ont désolé l'univers. Apprends que cette province a subi il y a une dizaine d'années un terrible ravage. Pour du lait impur qu'on avait distribué sous l'oeil du tyran, les sujets se mirent à mourir comme mouches, au point que cette peste est devenue l'une des plus grandes de cette nature ayant désolé le monde. La frayeur s'empara de tous, les regards implorèrent le sauveur qui se tirait les moustaches d'un geste plein d'autorité en affirmant dans des édits qu'il n'y avait pas de maladie et que personne n'était malade. Puis il finissait: "Ce que j'ai dit est vrai parce que je l'ai dit."

L'an dernier, une nouvelle peste se déclara qui fut complètement subjuguée par le fameux "ce que j'ai dit est vrai..." Mais quelques sujets plus hardis m'ont juré que les édits avaient été promulgués et les paroles prononcées, alors que le tyran était malade, lui-même, dans son lit, de cette peste. Cette année encore, nouvelle peste. Tu vois par là que le pays est bien protégé. Elle s'attaque surtout aux enfants et aux jeunes gens et rien n'est plus triste que cette jeunesse rendue infirme par le mal. Dans cette province de Gérontesculape personne ne fut touché; nul n'osa même faire allusion à la maladie pour lui-même ou pour les siens, dès que le grand chef ouvrit la bouche et prononça les paroles fatidiques.

Voilà, mon cher Daniel, où conduisent la tyrannie et les trop longs règnes. Quand un prince loin de faire vivre ses sujets heureux les détruit ou les accable de son incapacité, il est grand temps de le renverser et de le mettre dehors sans plus de façon. Autrement il excite le mécontentement, songe à entretenir des intelligences secrètes et à se saisir de quelque avantage pour établir l'usage détestable et injuste de faire mourir tous ceux qui lui déplaisent au moindre signe qu'ils font. Par basse flatterie envers ceux qui, sans le connaître vraiment, le soutiennent sur son trône, il presse ses serviteurs et ne leur dispense que pour ne pas mourir de faim.

Les sciences sont très utiles, en ce qu'elles guérissent les peuples des préjugés destructifs. Quand réussissent-elles à nous débarrasser des hommes qui nous accablent? Il est insupportable, à mon avis, d'être conduit par des vieillards qui se sont mis dans la nécessité de nous faire périr parce qu'ils ne peuvent plus tenir en mains le gouvernement qu'on leur a confié. Ils s'y rendent ridicules et peu glorieux. Car les législateurs peuvent faire des injustices par intérêt de les commettre et non pour aimer mieux se sacrifier que les autres. Toutes ces pensées m'animent pour te conter un dernier exemple d'exercice tyrannique de puissance, tel que cela s'est passé en Gérontesculape, en la Province de Lasantaie.

Tu ne le croirais pas peut-être: je suis reçu agréablement dans toutes les compagnies et dans toutes les sociétés. L'autre jour, je voulais visiter les maisons où logent les gens de bas métier. Étrange que j'étais, je n'avais rien de mieux à faire que d'étudier et m'instruire. Je fus conduit dans un quartier où les maisons, au lieu d'être bâties les unes au-dessus des autres, sont basses sombres et puantes. L'air et le soleil n'y pénètrent pas. De pâles enfants, assis sur la terre, jouaient tristement au milieu des mouches, déchets et crachats. "Quoi, m'écriais-je, est-ce là le fruit de vos édits et de vos lois? Dans mon pays de Perse rien de tout cela n'existe. Tout juste, avons-nous gardé, de l'époque millénaire où cela était, un vieux mot persan qui le désigne: le "tôdi"." A peine avais-je prononcé ce mot que je fus entouré de sbires menaçants, qui m'assaillirent me ligotèrent et me traînèrent devant un tribunal. Il fallut l'intrigue diligente de notre excellent Usek pour me tirer de ce mauvais pas où j'avais jeté, bien malgré moi, ces paroles inconsidérées. En m'en allant, Usek m'expliqua que ce mot est hors d'usage en Gérontesculape surtout en la Province de Lasantaie, le tyran ayant décidé une fois pour toutes que le "tôdi" de mes ancêtres n'existait pas au sens littéral de ses lois. Tu comprendras aisément mon cher Daniel, que le sens littéral de la loi et le "tôdi" tel que je l'ai vu sont deux choses bien différentes. Usek m'a même dit, en baissant la voix pour ne pas être entendu, que plusieurs de ces "tôdis" qui ne sont pas d'après les édits, appartiendraient à un tyran fort riche, fort vicieux et fort peu estimé qui a fortement poussé à la conduite de ces lois et que je le laisse deviner.

Que te semble, mon cher Daniel, de pareille comédie et n'avais-je point raison de te dire que les fervents de l'instruction doivent voyager et l'ont toléré oisifs? Que dis-tu d'un pays où l'on tolère pareils gens et qui se laisse ainsi conduire par un homme que l'âge rend aussi inapte qu'impudent? Croirais-tu maintenant qu'au pays de la Gérontesculape, il y ait des choses qui renversent l'entendement des sages que nous sommes et suffisent

La tour de Babel

Que l'on fasse échec aux idées subversives au moyen d'une contre-propagande intelligente et convaincue, nous en sommes; mais nous sommes de plus en plus persuadés qu'il est impossible de faire la guerre à des idées sans savoir ce que sont ces idées.

Il y a aujourd'hui une telle confusion de doctrines qu'il est impossible de s'y reconnaître. On ne définit rien. C'est ainsi qu'on livre combat au communisme. Fort bien. Mais qu'est-ce que le communisme? Le maire de Montréal même avouait, ces jours derniers, qu'il ne le savait pas. Qu'en savent donc les autres? Et comment combattre efficacement ce que l'on ne connaît pas.

Le danger, dans tout ceci, c'est qu'on s'attaquera à des citoyens innocents qui, tout en n'ayant absolument rien de communiste, passeront pour tels du moment qu'ils ne refléteront pas les idées reconnues de leur milieu. Nous parlons d'expérience: on nous a traités de communistes, nous, parce que nous défendions les principes démocratiques et les plus élémentaires libertés civiles. Autre exemple: dans certains rapports de journaux, récemment, on présentait l'information de telle sorte qu'une foule de gens prendront pour un communiste notre ami R. L. Calder, qui ne l'est pas du tout. Je sais aussi qu'on a assimilé à une assemblée communiste une réunion qui n'avait d'autre but que de protester, au nom de l'humanité, contre la sauvage agression de la Chine par le Japon.

Dans ce cas, il faut définir, sous peine de commettre les pires injustices. On ne se comprend plus: c'est la tour de Babel. De ce train, nous allons vers la violation des libertés populaires les plus sacrées. Ce sont les faibles qu'on écrasera. Il suffira que des ouvriers orthodoxes, mais mécontents, se réunissent pour réclamer leur part de soleil, pour qu'on leur tombe dessus à coup de matraque. On va tout droit à la suppression de la liberté d'assemblée. Ensuite, les pires tyrannies pourront se donner libre cours.

C'est pour cette raison que nous défendons le principe démocratique, contre lequel se sont ligüés en ces dernières années, toutes les puissances d'oppression.

Nous faisons appel à tous les coeurs épris de liberté et de démocratie, pour sauver la dignité et le bonheur de l'homme. Si l'élite des hommes honnêtes, intelligents et éclairés ne sait pas s'unir, c'en est fait d'elle: elle sera dominée par un élément tyrannique, qui nourrit une haine particulière contre l'intelligence, la sincérité et le courage intellectuel et qui conduit fatalement la société au régime de force, c'est-à-dire, à la médiocrité caporalisée.

J.-Ch. H.

Quand on se croit spirituel...

Quand on se croit spirituel, c'est pour la vie. Témoin, la petite feuille de chou qui publie à Québec des vignettes qui viennent de l'office de propagande italien et du bureau de la presse allemande, et qui, histoire de faire de l'esprit, croit intelligent de signer ces caricatures grossières comme les gens s'en servent et ceux qui s'en repaissent, d'un pseudo adopté depuis plusieurs années déjà, par notre Huron impavide et bronzé.

Ce dernier, qui est doué d'un sens aigu de l'humour, a décidé de voir quelle sera la réaction de Jean Foutre devant un pastiche signé d'un nom-vacuum.

LE HURON

à l'enlever toute estime pour les gens dont je te parle? Il y a deux provinces que je n'ai pas encore visitées: la province que l'on appelle hospitalière et la province dite Collège des Médecins. Usek m'assure que tu recevras de là de belles et longues lettres. Mais auparavant je veux, d'abord, retourner en la province d'Éfaculté d'où je t'écris.

Au Mont-Royal, le 4 de la lune du séraphin, 1937.

Charles de MONTESQUIEU
Pour copie conforme: Daniel-le-CLERC

Mussolini contre le Vatican

Nous reproduisons, à titre documentaire, cette dépêche vaticane au sujet d'un article paru dans la presse fasciste — nous laissons à nos lecteurs le soin de se former une opinion. — Nous nous contentons de faire remarquer que des journaux dits "bien pensants" n'ont pas donné à cette nouvelle toute la publicité qu'elle méritait:

CITE DU VATICAN — Les prélats du Vatican représentent le Pape comme indigné au sujet d'un article de rédaction du "Popolo d'Italia," journal de Mussolini, qui mêle le "catholicisme, le socialisme et d'autres choses inadmissibles pour l'Italie. Ils croient que le Souverain Pontife profitera d'une audience publique d'ici à quelques jours pour faire connaître au monde son opposition aux vues exprimées dans l'article.

L'article en question dit: Le capitalisme, le parlementarisme, la démocratie, le socialisme, le communisme et un certain catholicisme vacillant, dont nous aurons à nous occuper tôt ou tard, à notre propre manière, sont contre nous.

Les prélats disent que le Saint-Père a été offensé par un passage de l'article qui dit que le fascisme est du vingtième siècle tandis que les autres mouvements sont du dix-neuvième siècle. Les prélats citent le Pape comme ayant dit: "Le catholicisme ne dépend pas de la mentalité d'un siècle quelconque, soit moderne, soit ancien, comme l'article veut le faire croire, mais seulement des éternités religieuses. Il survit à toutes les idées des peuples dans le domaine politique."

Les prélats s'inquiètent au sujet de la phrase: "Dont nous aurons à nous occuper tôt ou tard à notre propre manière." Ils se demandent si Mussolini est irrité de l'encyclopédie du Pape, publiée pendant que le Duce faisait sa visite au chancelier Hitler, à Berlin, et qui attaquait indirectement l'Allemagne pour son paganisme.

A propos de funérailles universitaires

On a poussé les hauts cris, en certain lieu, parce que notre collaborateur, Daniel-le-CLERC, a fustigé de belle façon la conduite de la Faculté de médecine aux funérailles de son plus vieux professeur, le docteur Delorme. Les critiques, quand elles sont justes ont du bon. En effet, moins de trois semaines après cet article, d'autres funérailles ont eu lieu auxquelles la Faculté s'est rendue en toge, cette fois. Mais le public a remarqué et a mal compris l'absence de tout un groupe de professeurs, particulièrement des agrégés, membres pour la plupart d'un hôpital de cette ville, où s'était faite une campagne véhémente contre la représentation officielle de la Faculté à ces funérailles. Cette attitude est mesquine et ridicule, même si elle fut prise pour venger la mémoire de celui qui fut négligé par ses collègues. Devant la mort, on s'incline. Il faut être chauve de jugement et petit d'idées pour se laisser guider, dans de telles circonstances, par des considérations qui n'ont rien de la propreté morale et de la dignité professionnelle qu'on s'attend à trouver chez des médecins. Nous félicitons la Faculté de médecine de sa fermeté et d'avoir reconnu et réparé publiquement son erreur des funérailles du professeur Delorme. Ceux qui ont mené cette campagne, sur des choses du passé qui n'ont rien à voir avec la mort, ont donné la mesure de leur taille et montré l'envergure de leur esprit. Et c'est ça qui est appelé à diriger notre jeunesse! Décidément, un bon nettoyage s'impose. Car, nous sommes convaincus que les professeurs qui jettent leur énergie à d'aussi basses besognes ne sont pas ceux qui brillent au firmament de notre science.

Et nous sommes prêts à le prouver...

Quand on se balade avec un globe sous le bras il est bien permis d'utiliser des métaphores réjouissantes. Témoin celle-ci: "M. Bourassa, la tâche nécessaire, c'est de ne pas essayer de tuer ce que vous n'avez pas réussi à créer".

Détruire le néant, c'est évidemment au comble... Voici un problème à proposer aux avorteurs nationaux...

NOTE.—Cet article est extrait du "Vieux Art et Combat" que l'auteur publiera, dans quelques jours, aux Editions de l'Action Canadienne-Française. Prix: \$1.00.

DES VIVANTS, OUI, MAIS NON DES MOLLUSQUES!

Il est délicat de parler de la responsabilité des éducateurs dans la formation de l'homme d'affaires. D'aucuns prétendent que, sur cette question, je frise l'anticléricalisme. Pourquoi? Comment? Serait-il donc impossible à un père de famille, responsable de l'avenir de ses enfants, de critiquer certaines formes de l'instruction sans être anticlérical? N'abuse-t-on pas outrageusement du sens des mots, ne nous fait-on pas un épouvantail de quelques termes à effet, pour empêcher les consciences honnêtes de lire la vérité? Il ne m'intéresse nullement d'être clérical ou anticlérical. Je ne suis ni l'un ni l'autre. J'aime le vrai, le beau et le bien, et je déteste l'hypocrisie sous toutes ses formes. Je n'attaque jamais la religion et la morale. Je fais toujours le départ des principes et des hommes qui représentent ces principes. Les premiers sont éternels et infaillibles, les autres sont mortels et faillibles. On peut s'entendre sur les principes; on peut différer sur la manière de les appliquer, en particulier sur certains faits matériels et psychologiques où tout être libre a droit à la discussion.

Fait étrange, on trouve plus de largeur d'esprit en ces matières chez certains ecclésiastiques cultivés que chez un grand nombre de laïques, imbus du seul esprit des caudataires. Même de hautes personnalités comme S. E. le cardinal Villeneuve et Mgr Camille Roy n'ont pas hésité à proclamer publiquement les défaillances de notre haut enseignement. C'est dire que les hommes qui savent s'élever au-dessus de misérables contingences voient les choses et savent les

juger sans arrière-pensée.

Je suis donc en bonne compagnie pour affirmer à mon tour qu'il manque quelque chose d'essentiel à l'esprit de nos institutions d'enseignement. Qu'est-ce au juste? Ce n'est pas, à mon point de vue, une simple affaire de programmes ou de manuels, si imparfaits que soient ceux-ci. Plût à Dieu que le mal fut là seulement: on pourrait y remédier en moins de deux ans. On doit fouiller plus profondément dans l'âme canadienne pour trouver la raison valable; car il faut une cause bien grave pour qu'un peuple comme le nôtre, que je crois supérieurement doué, n'ait produit de créateurs dans aucun domaine.

Je parle ici des affaires, où les nôtres n'ont rien créé, rien conquis de véritablement important; mais je n'oublie pas qu'au-dessus des affaires, bien au-dessus, il y a l'action intellectuelle, les lettres, les arts, les sciences, la philosophie, où nous aurions dû, à défaut de succès matériel, exceller quelque peu. Pour nous consoler de notre échec dans la grande industrie et le grand commerce, on nous a dit que nous avions hérité de l'idéalisme français, que les lettres, les arts, les sciences et la mystique sont notre lot. L'Anglais jouerait le rôle de Marthe, tandis que nous jouerions celui de Marie. Ce serait fort beau si c'était vrai. Ce n'est pas vrai. Notre littérature, à quatre ou cinq livres près, est insignifiante. La science n'a rien reçu de nous qu'elle n'eût déjà possédé. La pensée ne nous doit que des rabâchages. Et François d'Assise n'est pas de chez nous.

Comme peuple, nous manquons collectivement de goût. Dans nos villes, les quartiers anglais font honte aux quartiers français. Il est facile d'avoir du goût, dit-on, quand on a de l'argent. Peut-être mais il s'agit justement de savoir pourquoi nous n'avons pas d'argent. Nous n'avons même rien donné en musique, ce premier cri de l'âme populaire.

Le chant est pourtant la manifestation la plus profonde et la plus élémentaire de la sensibilité particulière d'un groupe ethnique. C'est dire que nous n'avons marqué notre caractère nulle part.

Pourquoi manquons-nous de caractère? En quoi l'éducation que nous recevons empêche-t-elle, chez nous, les audaces de la création tant dans le domaine artistique que dans le domaine industriel et commercial? On n'a pas cessé d'inspirer à notre peuple la peur de la Vie, la peur de toute vie. Les frontières étroites et rigides qu'on a imposées à la pensée, à la raison, à la sensibilité, à l'imagination, frontières entre lesquelles étouffent et s'atrophient les forces psychologiques et même physiques, ont eu sur les mouvements spirituels et matériels de notre nationalité l'effet d'une camisole de force. De là, la timidité, l'apathie et le fatalisme de notre mentalité. Nous n'avons pas de vie et, partant, pas de mouvement. Même les institutions les plus parfaitement organisées du monde ne sont que des monuments inutiles s'il y manque la Vie.

Dans la société humaine, la Vie ne forme pas de compartiment étanche. Des rêves et de vains idéologues nous ont fait croire qu'il y avait des peuples faits pour la vie des affaires, d'autres pour la vie intellectuelle, d'autres pour la vie artistique. Ce n'est pas vrai. La Vie est une, seules ses manifestations sont multiples. Entre les individus et entre les nationalités, les diverses tendances varient en intensité suivant le

milieu, l'habitude, l'éducation et l'atavisme, mais la Vie reste une et indivisible. Parmi les tendances que manifeste la Vie chez un individu ou une collectivité, il y en a d'importantes, d'essentielles, et l'on ne saurait en amoindrir une seule, sans amoindrir toutes les autres à la fois, en raison même de l'unité de la Vie.

Chez tout groupe civilisé il y a deux tendances qui comptent parmi les principales caractéristiques de l'homme: la tendance aux affaires ou à la conquête des richesses matérielles; la tendance à la pensée et à l'art ou à la conquête des richesses spirituelles. Ces deux tendances, l'une par le bien-être, l'autre par la contemplation, se rejoignent au même carrefour: le culte de la joie. Ni l'une ni l'autre ne peuvent se passer du culte de la joie ou, si vous aimez mieux, du bonheur même humain et temporel. Certes, la joie de l'esprit dépasse toutes les autres et c'est elle qui incite au progrès intellectuel et moral; elle est la consolation et la récompense de l'activité supérieure de l'homme, même du grand mystique, car elle émane toujours directement ou indirectement de l'être divin. Mais la nature a voulu, par raison d'équilibre, que chez tous les peuples normaux, c'est-à-dire chez tous ceux qui sont heureux à l'espèce humaine, le progrès matériel allât de pair avec le progrès spirituel. De là que l'action matérielle, moins noble sans doute, mais aussi nécessaire que l'autre, est poussée également vers la joie et par l'espoir de conditions meilleures d'existence. Malheur aux peuples qui négligent ou méprisent cette joie, sous prétexte qu'elle est inférieure! Ils violent ainsi une des lois primordiales de la vie, ils rompent l'unité de la vie et subissent leur châtiment en ne participant pas aux bienfaits de la civilisation. C'est tellement vrai que les pays où l'on a été privé des conquêtes matérielles sous pré-

texte qu'il fallait s'attarder presque exclusivement à des conceptions métaphysiques comme l'Inde et la Chine par exemple, n'ont cessé de déchoir, même au point de vue spirituel. Ces pays n'ont connu leur apogée artistique, littéraire et philosophique, qu'au moment où ils s'étaient assurés un splendide de vie temporelle. Et quand cette vie temporelle s'est ralentie, l'esprit lui-même s'est cristallisé dans des formules. On avait brisé l'équilibre de la vie. Dans la personne humaine, il n'y a pas d'esprit sans corps et il n'y a pas de corps sans esprit. Il en est de même des peuples: ils ne sauraient briller que les facultés spirituelles sans que ces facultés soient appuyées sur un service par une matière saine, forte, pleine d'énergie. En résumé, les groupes qui ne créent pas au point de vue matériel ne créent pas non plus au point de vue spirituel, et tous ceux qui créent au point de vue matériel créent nécessairement au point de vue spirituel. L'esprit de conquête pour la joie, esprit merveilleux qui est au fond de toutes les magnificences de l'humanité, doit exister dans tous les domaines à la fois, sinon il est incomplet et inefficace.

Pour cette raison, je suis persuadé que l'esprit qu'insufflent nos institutions à la jeunesse canadienne-française n'est pas l'esprit qu'il faut pour nous porter aux conquêtes matérielles et, partant, aux conquêtes intellectuelles, car il manque l'équilibre. Ce n'est donc pas une affaire de programme, mais une affaire d'esprit. Là est le point névralgique de toute la question.

Jean-Charles HARVEY.

THÉÂTRES, LETTRES ET ARTS

LA SCÈNE et L'ÉCRAN

Les Films du Jour

"Sarati le terrible"

Sarati est la brute-type: affreusement laid, cruel, sournois, ses deux passe-temps favoris sont de battre sa maîtresse et de rançonner les pauvres bourgeois qui viennent loger chez lui.

Harry Baur trouve ici un rôle qui lui convient beaucoup mieux que quelques-uns de ceux qu'il interpréta récemment.

La mise en scène est parfaite. Une photographie habile met en valeur les décors crasseux et crée l'atmosphère de poulie qui convient aux intrigues de Sarati.

"L'île des veuves"

Un film de guerre, ou plutôt d'après-guerre, avec rétrospectives. Le sujet était périlleux, surtout parce qu'il est conventionnel et qu'il fallait beaucoup d'habileté pour en tirer quelques effets dramatiques sans choquer la vraisemblance.

Il s'agit de deux soldats britanniques, Trent et Berry, qui aiment la même femme. Berry abandonne son copain sous un bombardement et épouse la femme.

L'intrigue n'apporte aucune surprise. Son mérite est de se développer logiquement et de donner lieu à une excellente interprétation de la part des acteurs.

"Lancer spy"

Un officier allemand est fait prisonnier pendant la guerre. Un officier anglais, qui ressemble étrangement au captif, endosse son uniforme et file en Allemagne.

Le thème, qui n'a rien de neuf, est intelligemment exploité et donne lieu à une action très captivante.

George Sanders joue avec force le rôle des deux officiers sosies. Lionel Atwill est excellent comme narrateur.

"Bornéo"

C'est le dernier film que réalisa, avant sa mort, l'explorateur Martin Johnson. Les chercheurs de sensations n'y trouveront pas leur compte car, cette fois, M. et Mme Johnson ont tourné un documentaire dénué de tout artifice, de bataille et de sang.

"Fire fly"

De l'espionnage en musique, sous Napoléon. Une belle espagnole tente d'arracher son roi des pièges de l'Empereur, mais grâce à la venue d'un capitaine français, les intrigues politiques font place à celles du cœur.

Jeannette MacDonald et Allan Jones sont les excellents interprètes de cette comédie musicale richement montée et fort agréable à voir et à entendre.

CINÉMA DE PARIS

Marcelle Chantal dans "L'ILE des VEUVES" avec Pierre Renoir - Aimé Clariond et Raymond Cordy

SAINT-DENIS

HARRY BAUR dans "SARATI le TERRIBLE" avec Jacqueline Laurent Georges Rigaud EN PROGRAMME DOUBLE SUZANNE DEHELLY dans "La Reine des Resquilleuses"

LES BALLETS DE KURT JOOSS

Les ballets de Kurt Jooss furent, l'année dernière, une révélation. Par ses applaudissements, le public signifia, la semaine dernière, que son enthousiasme était toujours le même et accueillit avec un plaisir égal les ballets anciens et les nouveaux.

La table verte qui, de forte caricature, devient la peinture la plus dramatique et la plus poignante, le plaidoyer le plus éloquent et le plus passionné contre la guerre, demeure, sinon le chef-d'œuvre, du moins la pièce la plus caractéristique du répertoire.

La grande ville, synthèse d'une étonnante ingéniosité, empreinte d'un réalisme extraordinaire, constitue toujours un des grands attraits du spectacle.

Parmi les oeuvres nouvelles, Le fils prodigue s'impose. Adaptation de la parabole de l'évangile, le ballet nous fait assister au départ du jeune homme, à sa déchéance graduelle et à son retour parmi les siens.

Pavane. Ce soir on joue du Strauss. Un bal dans la Vienne d'autrefois. Les sept héros sont des divertissements de belle tenue qui s'ajoutent aux oeuvres déjà citées sans que la qualité des programmes s'en trouve diminuée.

LA TÉRÉSINA

Comme deuxième spectacle de la saison, les Variétés Lyriques ont présenté une oeuvre nouvelle, sans qualités transcendantes, mais très agréable à entendre.

La musique de La Térésina, si elle ne soulève pas l'enthousiasme, plaît du commencement à la fin. Le livret compte plusieurs scènes intéressantes à plus d'un titre et qui mettent à l'épreuve les talents de comédiens des artistes des Variétés.

Cette fois encore M. Daunais trouve un rôle qui lui convient parfaitement. Il en exploite toutes les ressources musicales, et, comme comédien, fait preuve d'un métier qui ne cesse de s'affermir.

En somme, on constate avec plaisir que les directeurs des Variétés, loin de se reposer sur leurs lauriers, répondent à l'encouragement du public en s'efforçant de marcher de progrès en progrès.

Réflexions sur la visite de l'opéra de Salzbourg

Salzbourg, ville d'Autriche, dont la population est à peu près égale à celle de la ville des Trois-Rivières, possède un opéra qui lui vaut l'attention du monde entier.

Montréal s'est doté de locaux propices pour la lutte, pour la boxe, pour les courses de six jours, pour la danse, pour les banquets, voire pour les congrès; mais, quand il s'agit de manifestations supérieures de l'art, de la haute musique, nos gouvernements sont sourds, si sourds que rien ne s'est fait depuis cinquante ans, en dépit de toute l'agitation des prédécesseurs de M. Eugène Lapierre, le dernier de nos prédicateurs dans le désert de la Nièvre où nous vivons.

Si Nièvre était une ville de sourds, il est sûr qu'à Montréal tous les habitants ne le sont pas; il y en a, et plus qu'on ne le croit, qui ont des oreilles pour entendre le beau, qui courent pour s'en saturer, même aux premières heures de la nuit.

En voyant, jeudi et vendredi derniers, les amateurs de bonne et belle musique d'opéra aux abords du cinéma Loew's, on avait l'impression de voir se faufiler dans l'ombre de la nuit des membres de quelque société secrète se rendant à une initiation.

Le grand opéra ne trouvant pas dans la cité d'hôtellerie où se loger, d'appartement disposé pour répondre à sa dignité et à son rang, dut demander le gîte à la porte du cinéma, ce gros bourgeois cossu, fort populaire par les temps qui s'écoulaient.

Les adieux de Jean Coignard

Allons, mon pauvre Jean Coignard, Il faut partir pour le voyage! Va-t-on regretter ton départ Et le ton de tes bavardages? Partir, c'est s'en aller beaucoup... Pour amortir le contre-coup De mes adieux solennels, peste!

Peut-on refuser au "JOUR", Chers lecteurs, aimables lectrices, Un dernier mot quand on part pour Un coin pittoresque de Suisse? Ensuite, on me remplacera Par un autre; hélas! c'est la vie. Ainsi ma gazette sera D'un autre gazette suivie!

Car c'est le propre des pantins De s'estimer indispensables, Il faut accepter le destin Avec une figure affable! Quoi! se faire du mauvais sang Et se fabriquer de la bile, Ça, c'est bon pour les innocents, Les cocurs mous, les esprits débiles!

Moi je vais courir l'univers Et, sur le pont du grand navire, Je ne songerai pas aux vers Du copain qui vous fera rire! Il y mettra beaucoup d'esprit Et vous n'y perdrez pas au change, J'en serais le premier surpris... Vous voyez bien que tout s'arrange!

C'est égal, je vais regretter De ne pouvoir, chaque semaine, Ecrire quelques vérités Sur les moeurs de nos indigènes. Mais en route il se pourrait bien Que je pondisse des rimettes En songeant au ciel canadien. Vous les auez, foi de poète!

Notre pays est si parfait, C'est le nec plus ultra en somme, C'est un pur chef-d'oeuvre qu'ont fait Les efforts de tous nos grands hommes! Nous tenons dans l'enseignement La première place du monde... Dans tous les domaines vraiment Le transcendant génie abonde!

Nous sommes tous des gens bien fins, Malheur à qui dit le contraire... Il vaut mieux qu'il file aux confins Les plus éloignés de la terre! Il faut jarder la vérité, Car dire c'est toujours médire... Haro sur les ânes bêtés Qui des dieux ne craignent pas l'ire!

Héroïques lecteurs du "JOUR", Je vous tire ma révérence, Prenez la vie avec humour Sous le signe de la Jouvence. Soyez plus forts que le destin Qui souvenies fois nous assomme... Rive, c'est le meilleur vaccin Encore inventé par les hommes!

Jean COIGNARD

Deyglun, Choquette et Brien

Paris, 14 octobre 1937. Vieux Charles,

Je rentre de Bruxelles; imagine que j'y étais quand Deyglun a présenté "Gens de chez nous" — qu'il a rebaptisé: "Vers la terre canadienne", ce qui ne lui ajoute pas grand chose... Curieux, non de voir la pièce, mais de noter les réactions de l'auditoire, je suis allé "applaudir" les compatriotes. Ce fut un succès... de curiosité... et de rires étouffés. Le lendemain, je me suis procuré tout ce que j'ai pu de journaux... je t'envoie quelques découpures... Comme tu vois, on admire le langage imagé des Canadiens français, leurs expressions typiques... En somme, plutôt une bonne presse... courtoisie internationale... Quant à la valeur de la pièce, les mérites de son auteur... il n'en est guère question...

Je ne comprends pas très bien ce que soit une oeuvre (?) d'un étranger, admirateur évident des mélodrames parigots fin-de-siècle, qui donne à l'Europe la seule idée qu'elle pourra avoir du mouvement dramatique d'aujourd'hui en Canada français...

Déjà, vos lettres sont assez singulièrement connues, ici. De Choquette, on lit surtout son "Curé de Village" qui n'est pas — il s'en faut de beaucoup — ce qu'il a fait de mieux... De Brien, qui nous arrivera bientôt, ne saura-t-on que son "Homme de terre", et autres poèmes d'inspiration campagnarde? On va vous faire passer pour une clique de provinciaux — d'"habitants", comme vous dites. Il semble que depuis la "Maria Chapdelaine" du Français Hémond, votre roman et votre littérature en général soient enfoncés jusque là dans le terreau de vos fermes. Qu'on ouvre un livre (ceux d'Harvey et d'un ou deux autres mis à l'histoire) on est sûr de tomber sur une plate liste de gens de la terre qui ne font rien de bien remarquable de toutes les deux ou trois cents pages du bouquin... rien de bien intelligent non plus...

N'y a-t-il chez vous que des fermes? tous les Canadiens français sont-ils agriculteurs? Vous, le peuple qui pourrait tenir la tête du monde pour les colossales entreprises modernes de science et d'industrie, vous qui comptez des artistes brillants qui connaissent à l'étranger une gloire que vous leur refusez — alors que vous exaltez les mérites de vaniteux cabotins...

Et bien... qu'attendez-vous pour avoir votre littérature de la rue et de l'atelier, de l'usine et du salon? Qu'attendez-vous pour montrer aux yeux de l'univers la vie trépidante et moderne de la nation jeune qui grandit, et faire entendre son cri vers l'art éternel?...

Mais je me tais... Je sens que tu t'impatientes...

Ne te fâche pas, vieux... Je vous aime, tu sais... Ton ami de toujours, IGOR

LES SPECTACLES

MONTREAL

- Capitol — Lancer spy.
Palace — The firefly.
Princes — Music for Madame, Borneo.
Impérial — 100 men and a girl, Reported missing.
Cinéma de Paris — L'île des veuves, Les croquignols.
Saint-Denis — Sarati le terrible, La reine des resquilleuses.
Loew's — Life of the party, Talk of the devil.
Amherst — You can't have everything, The case of the stuttering bishop.
Arcade — Le vagabond bien-aimé, Le monde où l'on s'ennuie.
Belmont — A day at the races, The 13th chair.
Cartier — Koenigsmark, Mon cousin de Marseille; sur la scène: Ovide Légaré (6 au 9).
Center Palace — Seventh Heaven, That man is here again.
Château — Toast of New York, On again us again.
Dominion — La guerre des gosses, Les maris de ma femme; sur la scène: Ovide Légaré (6 au 8).
Electra — Everything is thunder, You can't beat love.
Empress — King Salomon's mines, Murder on a honeymoon (6 au 9).
Français — Confession, Dance Charley, dance.
Granada — Good earth, Speed to spare.
Laval — Singing marine, Slim.
Maisonneuve — Toast of New York, On again us again.
Orpheum — Stella Dallas.
Orléans — Under the red robe, Wild money.
Outremont — King Salomon's mines, Murder on a honeymoon (6 au 9).
Papineau — Midnight madonna, Good earth.
Plaza — Captains courageous, She had to eat.
Regent — The good earth, Speed to spare.
Rex — Le coupable, La loupote.
Rialto — Confession, Dance, Charlie, dance.
Rivoli — Easy living, The 13th chair.
Rosemont — She had to eat, Captains courageous.
Stella — Messieurs les rond-de-cuir, Roses noires.
Seville — Between two women, Married before breakfast.
Snowdon — Midnight madonna, The emperor's candlesticks.
System — Parnell, etc.
Verdun Palace — Our relations, etc.
Westmount — Exclusive, Sing and be happy.

QUEBEC

- Victoria — Gribouille, Katrika.
Cinéma de Paris — Blanchette, Cinderella.
Canadien — L'assaut, Pantins d'amour.

TROIS-RIVIERES

- Cinéma de Paris — L'homme du jour, C'était le bon temps.

SHERBROOKE

- Cinéma de Paris — Courier Sud, La dame de Vitel.

Le succès de "Pensée Française"

Le recueil de pages choisies d'Olivar Asselin compilé sous le titre de "PENSÉE FRANÇAISE" obtient un succès de librairie. En moins de six semaines, le public a enlevé les deux premiers mille exemplaires et le troisième mille est déjà fort entamé.

Toute la presse canadienne, même celle qu'Asselin ne ménageait pas, a donné une large publicité au recueil. L'ardent patriotisme d'Asselin, son sens aigu de la justice, la grandeur des causes qu'il a servies toujours avec un dévouement et un désintéressement exemplaires, la pureté de son style aussi avaient, en effet, conquis l'admiration de tous, y compris les victimes du violent polémiste qu'il n'a jamais cessé d'être. Olivar Asselin reste le grand maître de la pensée française en Amérique. Son oeuvre durera. "PENSÉE FRANÇAISE" est un bréviaire de patriotisme. "PENSÉE FRANÇAISE" est en vente aux EDITIONS DE L.A.C.F., 1735, rue Saint-Denis, Montréal, et dans toutes les bonnes librairies au prix de \$1.00 l'exemplaire. (Communiqué)

ST-HYACINTHE

- Corona — L'homme de nulle part, François Ier. ***

ST-JEROME

- Rex — Jeanne, L'amour veille. ***

THEATRES

- Gesù — Le théâtre des petits, le 7.
Plateau — 2ème concert symphonique, le 12.
M.R.T. — Le gouvernement est renversé, Don Juan, Un mari pas banal, 10, 11 et 12.
His Majesty's — Les chanteurs impériaux de Russie, le 14.
Monument National — Les ballets russes du colonel de Basil, 15, 16 et 17.

CLUBS

- Terrasse Normandie, Hôtel Mt-Royal.
Chez Maurice
Embassy Cabaret
Piccadilly
Samovar
Tic-Toc
Corona Barn
Club Versailles

HOTELS

- Windsor
Ritz-Carlton
Mont-Royal
Queens
Pennsylvania
La Salle
Ford

A QUEBEC

- Kerhulu
Clarendon
Le Château Frontenac

RESTAURANTS

- Chez Stien, 505 est, rue Dorchester.
Chez Pierre, 1263, rue Labelle.
Chez Ernest, 1500, rue Drummond.
Au Pierrot Gourmet, 1185 ouest, rue Ste-Catherine.
Café Martin, 1521, rue de la Montagne.
Café St-Jacques, 415 est, rue Ste-Catherine.
Roma, 1429, rue Crescent.
Kraumann Lorrain Grill, 1197, carré Phillips.
Café Paul, 52 ouest, rue St-Jacques.
Au Lutin, 753, St-Grégoire.
Hoffbrau
Dinty Moore's, 1236 ouest, Ste-Catherine.
Emil's Steak-Chop House, 1128 ouest, Ste-Catherine.
Diana Grill Restaurant, 1108 ouest, Ste-Catherine.
Venus Grill, 970 ouest, Ste-Catherine.
Geracimo, 414 est, Ste-Catherine.



Goutez la gaieté et brillante revue présentée deux fois chaque soir et au lunch-dansant du samedi après-midi.

NOUVELLE REVUE SENSATIONNELLE

- METTANT EN VEDETTE
★ Ben Yost's Varsity Eight
★ Gary Leon - Marcia Mace
★ Miriam Verne
★ Park et Clifford
et autres attractions
★ Lloyd Huntley
et son orchestre avec Dave Sherman

Phil Brito, Don Turner et John McCallough Minimum, comprenant Repas et breuvage \$2.00 par soir, excepté pour le souper dansant du samedi et les fêtes alors que le minimum est \$3.00

TERRASSE NORMANDIE REVUE DÉCOR AMÉRIQUE HOTEL MONT ROYAL

QUESTION DE PRÉCISION

BIJOUTERIE LACHAPPELLE Si votre montre ne vous a jamais donné complète satisfaction, pourquoi ne pas la confier à M. MILO NOIRJEAN, horloger diplômé de Suisse. SERVICE POSTAL RAPIDE BIJOUTERIE LACHAPPELLE JOLIETTE, QUE.

Au balcon de l'Hôtel-de-ville
Maire d'alors...

Tout va très bien, à l'hôtel de ville, tout va très bien.
Le bureau de révision n'est pas encore constitué: le comité exécutif ne s'entend pas sur les nominations à faire et le conseil attend depuis dix semaines.
La commission d'étude d'un nouveau mode administratif n'est pas encore formée: on ne sait pas qui nommer pour entreprendre cette étude et surtout pour accepter la paternité d'un rapport qui, dit-on, est déjà prêt, ou du moins élaboré.
Le contrat pour l'agrandissement du marché Bonsecours n'est pas encore octroyé: le comité craint une défaite humiliante au conseil.
La carte d'électeur n'est pas encore en vigueur: on attend que tout le monde ait été inscrit sur la liste de ce système pour purger le mode électoral de la plaie dite des "télégraphes". (Nous y reviendrons, oui.)
Le comité exécutif déplore l'achat de 5,000 tonnes de sable et le maire se bat quotidiennement avec des communistes.
Oui, tout va très bien!

Il y a le département des réclamations, où cela ne va pas du tout. L'un des experts engagés par les administrateurs pour régler les réclamations des inondés du nord se trouve n'être pas un expert du tout. C'est tout au plus un bon farceur dont le seul mérite consiste à être le frère d'un échevin.
Il y a aussi l'office d'initiative économique, qui vient de déménager au Dominion Square Building. Tout ne va pas très bien dans ce domaine. Il y a un Monsieur Louis Lacoste qui a fait l'objet de plusieurs interpellations lors de la dernière séance du conseil. C'est ce monsieur qui est "en charge de l'Office d'initiative économique" au salaire annuel de \$5,500.
Pour le nommer, le maire a passé pardessus la tête de M. Valmore Gratton... Et cela a été très mal vu dans le public.
Le maire veut convertir la dette municipale. Il veut tout chambarder à l'hôtel de ville, créer de nouveaux départements, supprimer des taxes, réduire le personnel.
Et, pendant ce temps, dans les cuisines, il se passe des choses qui font dresser les cheveux sur la tête.
On dit que le maire a pris la détermination d'interdire toute assemblée où les orateurs ne seront pas nettement en sa faveur. L'autre jour il a fait interdire un meeting auquel M. Calder devait parler. M. Raynaud craint beaucoup les discours de M. Calder.
M. Jeannotte, membre du comité exécutif, veut être nommé à la présidence du bureau de révision: le maire ne veut pas. Le maire ne veut pas qu'aucun échevin soit nommé membre du bureau de révision parce qu'il veut éviter à tout prix une élection complémentaire.
Le maire avait invité les légionnaires américains à visiter Montréal après le congrès de la Légion Américaine à New-York. Les légionnaires sont venus: M. Jeannotte s'est opposé — et il a gagné la partie — à ce que l'argent soit voté pour recevoir convenablement ces visiteurs.
Tout va très bien, à l'hôtel de ville, tout va très bien.

«REQUÊTE»

Depuis quelques mois déjà, le nouveau conseil de l'instruction publique est à la tâche. Le programme scolaire est profondément remanié, tout est revisé, on s'efforce d'apporter les plus heureuses modifications...

Nous sommes convaincus de la haute valeur morale des membres de ce conseil; nous croyons à leur bonne volonté... Mais il n'empêche que les rumeurs les plus baroques circulent à travers le public, au sujet des réformes apportées au programme d'études.

Quelques-uns prétendent que l'anglais — déjà trop restreint, de l'avis général — sera enseigné à partir de la huitième année seulement, dans un avenir rapproché... D'autres répètent que les cours de dactylographie et de sténographie seront remplacés par des leçons de solfège et d'astronomie... Et il se trouve quelques personnes pour ajouter foi à un canard voulant que soit modifié le chapitre de notre histoire relatif à Jeanne Mance...

Je n'ai pas à faire justice de ces potins dont la plupart se condamnent par leur propre sottises... Il n'empêche que les langues vont bon train et que les cervelles, bien à tort, il est certain, s'échauffent d'inquiétante façon...

Pourquoi le conseil de l'instruction publique, afin de mettre fin à toute agitation inutile, et de rassurer tous les timorés, ne se décide-t-il pas enfin à publier son programme définitif? Tous verraient ce geste avec satisfaction... et quelques-uns avec soulagement.

Le départ de Jean Coignard

Notre charmant collaborateur Jean Coignard, à l'exemple de Roger Brien — si on peut comparer l'esprit au génie! — va nous quitter. Il part pour un long voyage en Europe. Il part sans gala d'honneur, modestement comme un pékin ordinaire.

Nous lui avons demandé une gazette d'adieu et il n'a pas eu la mauvaise grâce de ne pas accéder à notre prière.
Nous osons espérer qu'au cours de ses pérégrinations en Suisse, en Allemagne, en Russie, en Italie, en Angleterre et en France, il trouvera le temps de broder quelques gazettes amusantes. Nous lui avons souhaité bon voyage au nom des lecteurs et des lectrices du "JOUR".

En attendant nous ferons l'impossible pour trouver un homme de bonne volonté doublé d'un homme d'esprit qui voudra succéder à Jean Coignard.

Bon voyage, cher ami, surtout soyez bien sage, vieux copain, et à bientôt de vos nouvelles!

AVIS

Nous mettons le public en garde contre tous sollicitateurs qui se recommanderaient du "Jour", ou prétendraient appartenir à son personnel, sans être en possession d'une lettre d'autorisation formelle du journal.

Réponse au commis de bar

Monsieur le directeur du "JOUR",

Le divertissement intitulé "Femmes savantes", publié dans le JOUR, m'est tombé sous les yeux. Aussi bien le dire tout de suite, je suis une femme et j'étais, la semaine dernière à la Société d'études et de conférences.

Monsieur le directeur, vous parlez beaucoup de libéralisme, du vrai, de largeur d'esprit, surtout de coopération nécessaire entre les éléments les plus sains, les plus instruits de notre pays pour arriver à faire de nous un peuple... d'adultes. Là, vous vous rencontrez avec un tas de braves gens qui sont fatigués qu'on veuille les enrôler à combattre ceux-ci, ceux-là, quand il y a, pour tous, tant à faire en la demeure. Nous ne demandons qu'à croire à votre sincérité. Les femmes surtout, en ont assez de tant de paroles sans résultats, elles, dont les humbles actes de tous les jours, entretiennent la vie avérée l'avoir donnée.

Je parlais donc de sincérité; deux questions: Avez-vous lu l'article de C. de B.? Avez-vous assisté à une réunion de la Société d'études et de conférences? — Evidemment non; car un rédacteur peut accepter de publier une opinion différente de la sienne, d'en discuter aussi. Est-il sincère, s'il publie un article qui dénigre son oeuvre vive?

Ne faisant partie d'aucune association politique ou féministe (ceci dit sans intention de critique, mais pour bien établir ma position, en toute simplicité), je ne puis m'empêcher comme tout le monde, de voir le bien et le beau là où il se trouve. Donc c'est toujours un soulagement pour moi, (le mot vous étonne?) oui, un soulagement, que d'entendre enfin parler français à la Société d'études et de conférences dans un pays où on le parle si mal tout en en parlant tant.

On crie aux "Femmes savantes", (pauvre Molière, combien tu es mal compris!), parce que quelques femmes sérieuses consacrent une vingtaine d'heures dans l'année à écouter des choses justes, belles, bien dites, et parce que, quelques-unes ont l'élégance de présenter un conférencier sans phrases pompeuses, sans faire sa conférence avant lui, en une langue correcte, avec un accent agréable, en un mot avec clarté, simplicité, brièveté. En pourriez-vous dire autant de nombre de nos orateurs masculins, religieux, politiques et autres? Ces femmes ont surtout cette inappréciable qualité de ne pas parler d'elles-mêmes, de leur sentiment patriotique, national etc., etc., à grand renfort de tambour. Elles se sont mises à la besogne partant de ce principe que: avant de critiquer les autres, il faut commencer par se perfectionner soi-même. Et elles travaillent, et elles écoutent plus qu'elles ne parlent. C'est assez rare en notre pays pour qu'on en prenne note.

Après la réunion de la Société d'études et de conférences, encore sous le charme, j'y travaille de mes mains, je suis jardinière dans l'âme) monsieur le Directeur, j'aurais voulu crier mon indignation.

Je puis bien vous l'avouer, Monsieur, j'ai honte quand je pense qu'aux quatre coins du monde on peut nous entendre (vous voyez que je suis quand même solidaire) oui, dis-je, nous entendre débiter de telles aneries, avec cette vulgarité de langage et d'accent, cette pauvreté d'idées, cette fatuité évidente — je le répète, nous les femmes, nous avons honte que le monde entier soit à même d'apprendre par la même voie que ce sont nos gouvernants et certains soi-disant représentants de notre élite intellectuelle qui parlent ainsi.

Quand on a entendu ces choses, qu'elles se répètent journellement, comment s'étonner d'un article comme celui de C. de B.?

Vous le savez mieux que personne Monsieur, la culture d'une mère de famille, son influence, auront plus contribué à former des hommes de bien, utiles à leur pays, que tous les programmes scolaires remaniés ou pas. Ce sont vérités prouvées par l'histoire. Car la culture, n'est-ce pas Monsieur, ne s'acquiert pas à l'école: elle fait partie de l'éducation, elle est indéfinissable de nature, il lui faut l'ambiance du milieu de la famille pour naître d'abord et développer cette faculté réceptive de l'âme qui perçoit la beauté offerte d'où qu'elle vienne, "au moment le plus indifférent de notre vie". Elle est aussi de tous les pays, n'en déplaie au chauvinisme d'un C. de B. Et même un auteur allemand peut faire jaillir l'étincelle qui illuminera votre conscience agissante, fera de vous un être meilleur et utile à la Communauté.

Mais il ne m'appartient pas de sembler disserter de culture, à vous, Monsieur.

Ces choses-là, des femmes chez nous les ont comprises (plus tôt hélas, que bien des hommes). Il était inévitable qu'on les en trouvât ridicules, je suis bien convaincu que celles qui assistent aux réunions de la Société d'études et de conférences se soucient fort peu de l'opinion de C. de B. Mais il est vraiment dommage qu'un mouvement qui, depuis cinq ans, s'est développé lentement, discrètement, dont l'influence est saine, élevée, essentiellement bienfaisante soit mis au ban, ridiculisé de telle sorte que des femmes mal renseignées, s'abstiennent d'en faire partie et se privent aussi d'un délassement intellectuel et de chances de culture incalculables.

Je pense qu'il est inutile d'ajouter, Monsieur, que je ne prends pas ici l'attitude de représenter un imaginaire parti de femmes contre les hommes de notre pays. Je suis simplement "une autre femme".

"UNE AUTRE FEMME"

Moeurs d'hier et d'aujourd'hui
Deux extrêmes

Avec le geste, encore tout récent de Roland de Roncevaux, la tradition est sauve qui veut chez nous que la lumière nous vienne de l'Histoire. Ah! le jour où, dans la bouche d'un jeune paladin grondait l'émeute à base de jactance qui déterminait l'empereur à appliquer des sanctions contre la liberté de parole, toute la grande ville a vibré (1). Les journaux se sont attachés la photo de Roland, ce, preux, et de ses compagnons sur le chemin de l'arène de Roncevaux. Et, au moment où, à l'aide de cannes, dans les sentiers du Mont Royal, on charcutait le vide, faute d'assailants, dans l'esprit de plusieurs l'obscure épopée de tous ces jeunes foudras de la pensée surgissait du fonds des années de pourfendage. La filiation se rétablissait claire, nette, précise, entre Roland et Rabinaveu et Ganelon. Ces derniers sont oubliés aujourd'hui, mais ils ont eu, dans des circonstances analogues, leur heure de célébrité. On méconnaît trop l'histoire et ses leçons; les exploits s'inscrivent sur un palimpseste trop bien gratté, semblait-il. Heureusement que, pour quelques-uns, la mémoire est là, fidèle!

Voyons donc le cas Babineau par exemple. Chez ce jeune personnage, mêmes caractéristiques physiques que chez Roland. Babineau appartenait à une bourgeoisie de Chine, lorsqu'un hérétique se présenta dans ce bourg pour distribuer des bibles. Babineau, accompagné de quelques braves orthodoxes convaincus lança des oeufs (2) à la tête du satanique envoyé, pour empêcher de semer ainsi l'opprobre dans toute une population. Ayant été condamné en justice pour ce geste élégant, il fut indemnisé de son avançon par ses camarades qui lui offrirent une bourse bien garnie. A cette occasion, un bonze avait lu un acrostiche de sa composition à l'adresse du jeune héros. "l'honneur de la famille".

Ganelon, lui, en voulait aux troubadours qui remplaçaient le cinéma de l'époque. Elève d'une grande institution du moyen âge, c'était un être ardent, qu'un de ses chefs dépêcha en croisade contre un panneau-réclame. C'était un samedi après-midi. Le chef passait majestueusement, lorsque son attention fut sollicitée par une affiche "scandaleuse". Ganelon, qui l'accompagnait, reçut l'ordre de sortir incontinent son glaive et de mettre le panneau en pièces. Ce dont il s'acquitta avec courage et célérité. Arrêté pour vandalisme, il devait être sauté par son inspirateur qui vint se constituer prisonnier à sa place, mais que l'on refusa d'arrêter.

Des lanceurs d'oeufs pourrais s'attaquer à un distributeur de bibles; un contingent pourfendant l'air de coups de cannes devant une salle vide, enfin un acolyte livrant bataille à un panneau-réclame sous la protection de son chef et de la police, voilà les trois principaux faits d'armes de l'épopée. Il faut que les véritables enseignements à tirer de ces actes de bravoure se répandent dans la jeunesse. Il est grand temps.

Quittons l'histoire ancienne et voyons maintenant deux exemples modernes de ce qui est à notre avis une conséquence directe de l'état d'esprit engendré par la passion des extrêmes. L'été dernier, deux jeunes élèves d'un patronage de Québec lacraient à coups de canif des hosties consacrées, derrière l'immeuble du "Soleil", question d'assouvir l'impitoyable haine qu'ils avaient vouée à leurs éducateurs. C'étaient deux frères, un bambin de 11 ans et un gosse de 12.

Le 18 octobre dernier, le Franc-Parleur, un hebdomadaire de Québec signalait une extraordinaire conversation chez deux fillettes. Mais voici l'histoire: "Au début de septembre dernier, deux religieuses croisaient sur la rue deux fillettes, âgées tout au plus de 12 ou 13 ans. Ces humbles religieuses étaient loin de s'attendre que ces bouts de femmes allaient leur témoigner autre chose que du respect et de la considération. Il est vrai que de nos jours il faut quelque fois s'attendre à tout, même à l'in vraisemblable. Au moment où les unes et les autres se croisaient, ces deux religieuses entendaient l'une des deux fillettes dire à l'autre sur un ton élevé: "Quand nous serons au pouvoir, nous les tuons ces soeurs. (...)" Mais, demanderez-vous sans doute, quel mal ces humbles et dévouées religieuses ont-elles fait pour être ainsi menacées de mort? Rien."

Le sacrilège des écolières, comme l'infâme dialogue des écoliers, constituent avec notre épopée du début, deux extrêmes auxquels recourent plus souvent qu'on ne pense quelques extrémistes de la jeune génération. Il serait peut-être plus urgent de méditer sur cette anomalie que sur l'opportunité de retrancher l'anglais des programmes scolaires.

Don CLEOFAS.

(1)—Parmi les lettres publiques de félicitations que l'empereur a reçues à la suite de cet incident, signalons un extrait éloquent de celle qu'écrivirent les "Jeunesse de Sainte-Anastasia": "Votre réponse péremptoire proposée à l'argument machiavélique, la liberté de parole, présenté par ces sales individus, excita l'admiration dans tous les coeurs. Nous sommes heureux d'être représentés par un homme capable de décisions énergiques et d'attitudes fermes devant les fausses doctrines destinées à bouleverser le monde et à enchaîner la liberté!"

(2)—Les annales du temps disaient que c'étaient des oeufs pourris. Dans une réponse "torchée" un des héros déclara "Les oeufs n'étaient pas pourris, ils étaient de première qualité et payés de gros prix."

Une explosion de colère

Pour avoir écrit que l'étude de l'anglais est nécessaire à tout Canadien français désireux de réussir dans la vie, quel qu'un m'écrit une lettre furieuse et pleine d'affirmations tellement renversantes que je me fais un devoir d'en reproduire certaines parties pour bien montrer à tous ceux de nos compatriotes qui ont de l'expérience, de la mesure et du sens pratique, jusqu'à quel point on a faussé, en cette province, le sentiment et le jugement d'une certaine partie de l'opinion. Je cite:

"Le récent congrès des professeurs qui connaissait mieux que vous le tort que cause l'enseignement de la "langue des chevaux" (gentil pour Shakespeare) (1) à nos jeunes Canadiens français a eu plus que raison de retarder cet enseignement et même il aurait dû supprimer cette langue complètement. Pensez-vous que c'est à nous, Canadiens français, à apprendre la langue de cette salle minorité...?"

L'auteur de ces lignes est évidemment un tout jeune homme. C'est son excuse. Quand il aura appris assez d'anglais pour prendre contact avec la littérature anglaise et même avec certains livres américains de premier ordre, il ne parlera plus de la "langue des chevaux". Et quand son coeur se sera assés, humanisé et élargi au point de découvrir du bien, du beau et du bon en dehors des limites provinciales, même chez des hommes qui, par accident, sont nés Anglais, alors, il s'excusera d'avoir dit "salle minorité". Il n'y a pas de salle minorité.

Je cite encore: "Vous dites que l'anglais est nécessaire parce que nous sommes placés à côté de 140,000,000 d'anglophones. Je vous réponds, mon cher monsieur Harvey, que justement parce que nous sommes placés à côté de tant d'étrangers, il est essentiel à notre survivance de nous renforcer chez nous intellectuellement, c'est-à-dire de vivre une vie uniquement française, de la tête aux pieds, et d'étudier à fond la langue, le génie et la culture française. Ne connaissant pas la langue anglaise, un embargo sera mis, par le fait même, sur les journaux, magazines, littérature et cinéma américains, qui sont en décadence profonde... La masse du peuple ne se sert pas de l'anglais, et cette langue deviendra superflue lorsque nous aurons un gouvernement assez nationaliste pour imposer notre langue à la minorité."

Quand on sait tous les services qu'a rendus à nos compatriotes l'étude de l'anglais, et que nombre d'entre eux n'ont pu gagner leur vie ou se faire une carrière que grâce à l'anglais; quand on a entendu, comme moi, la plainte d'une foule de jeunes gens désespérés de ne pouvoir se placer ou avancer faute d'anglais; quand on songe qu'il nous est et qu'il nous sera toujours impossible de nous suffire à nous-mêmes, de nous "renfermer" même intellectuellement, encore moins économiquement, sur ce continent de près de 140,000,000 d'anglophones avec lesquels nous serons forcés, sous peine d'être encore plus misérables que nous le sommes, de faire des échanges constants en économie, en vie sociale, en science, en lettres, en arts, en tout; quand on se rend compte qu'un peuple qui n'a rien créé et qui ne crée rien, dans une humanité où il faut créer, changer sans cesse, doit subir les créations et les changements du voisinage ou bien se résigner à souffrir terriblement de son inadaptation, on ne peut se défendre d'un sentiment mêlé de surprise, de frayeur et de pitié, car on n'arrive pas à comprendre que des hommes raisonnables, des hommes qu'on aime et à qui on voudrait du bien, parce qu'on est de même sang, puissent nourrir avec tant d'apré et de violence des théories dont la mise en pratique ne signifierait que douleur et déchéance!

Quand on a vécu et réfléchi et qu'on a été aux prises avec d'impitoyables réalités on s'humanise et on renie enfin le fanatisme dont on a nourri sa passion de vingt ans. Seulement, il ne faudrait pas attendre trop tard pour apprendre que d'autres peuvent penser autrement que soi sans cesser pour cela d'être sincères et vrais. Il faudrait comprendre aussi qu'il est permis à un Canadien d'aimer à la fois sa province et son Canada et de croire qu'il est possible, sans être un traître et un renégat, de gagner sa vie en parlant l'anglais comme le français.

Les PETITS POTINS du Sport

PIÈTRE HAUT-PARLEUR

— "Ladies and gentlemen... waaa... iii... crskshthffmsh... first bout... wooo... mm brrr trttt... program... awww prrr to night prttt... ing ang ooo... thank you very much..."

Vous ne comprenez rien à ce jargon! c'est pourtant ce que vous entendez bouffier dans les haut-parleurs du Forum lorsque l'annonceur aux séances de lutte, de boxe ou autres événements sportifs essaie de parler à la foule.

Comment se fait-il qu'un établissement de ce genre, aussi bien organisé à tout autre point de vue, n'ait pas encore remédié à cette situation, chose qui serait pourtant si facile?

Le système en usage est des plus déficients et les spectateurs ne comprennent pas un traître mot à ce que tentent de leur faire comprendre le pauvre bougre au micro; on en eut la preuve lors des Six Jours cyclistes et même ceux qui ont l'oreille habituée au vacarme et aux échos qui se répètent dans ce vaste édifice y perdraient leur latin... et leur patience. C'est la seule chose qu'on puisse reprocher aux autorités en charge du Forum et s'ils pouvaient remédier à cette petite lacune, pourtant importante, ils rendraient un service des plus appréciables à ceux qui aimeraient bien savoir ce que hurle le haut-parleur.

L'AVIS DES "EXPERTS"

Les débuts des hostilités dans la N. H. L. commenceront dans quelques jours. Les prétendus experts en hockey y vont de leurs prophéties qui peuvent se résumer ainsi quant aux chances des clubs pour s'assurer la possession de la coupe Stanley.

Chez les Maroons, malgré l'absence de Lionel Conacher, Tommy Gorman posséderait une équipe formidable à laquelle la présence de King Clancy comme instructeur donnerait un esprit encore plus combattif. Les Maroons ont tous jours eu un club sachant donner de l'action et tout laisse prévoir qu'ils seront avantageusement placés dans le classement final. Les Leafs de Toronto semblent inquiets. L'absence de Clancy et de Day ne sera pas facile à remplir sur la ligne bleue et Conny Smythe devra accomplir un miracle pour réorganiser son équipe. De plus, si habile que soit le jeune Broda, il n'a pas encore l'expérience suffisante pour qu'on puisse se reposer sur son habileté, surtout lorsqu'il sera plus ou moins bien protégé sur la défense.

Les Red Wings de Détroit seront à nouveau les plus dangereux concurrents tant ils ont un alignement parfait travaillant avec la plus précise coordination. Ils trouveront cependant chez les Rangers une phalange de jeunes joueurs qui ne serait aucunement surprenant de voir obtenir les premiers honneurs. Les Black Hawks de Chicago et les Americans de New-York ne seront guère plus à redouter que l'an dernier. Quant au Canadien, plusieurs semblent douter du résultat final qu'aura ce club formé à demi de vétérans. Les Tricolores ont eu une bonne saison l'an dernier, mais la surprise causée pourrait bien se répéter à l'inverse. Les Bruins de Boston seront quelque peu affaiblis de sorte qu'il faudra compter sur eux. Les trois clubs favoris pour la saison qui commence sont, en se basant sur l'avis des connaisseurs, les Maroons, les Red Wings et les Rangers.

Mais les "experts" ne sont jamais infailibles!...

Libre au jeune homme et aux autres qui n'ont ni famille ni responsabilités et qui peuvent vivre de leurs, de penser autrement: quant à nous, qui sommes nombreux, nous ferons bien de préférer le bien-être légitime avec de l'anglais à la médiocrité ou au chômage sans anglais.

Jean-Charles HARVEY

(1) La parenthèse est de nous.

OÙ EST JOS ?



A PRENDRE UNE
Dow
BIÈRE
OLD STOCK
FONDÉE IL Y A 147 ANS

Un petit restaurant fort populaire au WINDSOR: le Coffee Shoppe!
Située au sous-sol de l'hôtel, cette salle à manger rustique, propre et bien éclairée, est fréquentée par une clientèle nombreuse.
Les repas y sont délicieux, mais à la "bonne franquette"... le service est fait par d'accortes jeunes filles, et les prix sont à la portée de toutes les bourses!
Au "Coffee Shoppe" du WINDSOR
On y déjeune pour 25 sous et plus
On y dine pour 40 sous et plus
On y soupe pour 50 sous et plus
Lorsque vous viendrez au "Windsor"
Allez manger au "Coffee Shoppe"... et vous nous en donnerez des nouvelles!
L'HÔTEL WINDSOR
Rue Peel, près de la rue Ste-Catherine
Face au Square DOMINION, Tél. Plateau 7181

AUX QUATRE COINS DU MONDE.

LE JOUR en Espagne

Pauvre Espagne!...

"Nous prendrons Saragosse!.."

de notre envoyé spécial
Jean Allouche

(front d'Aragon, octobre)
Sitôt dépassée à Fraga, la frontière fédérale de la verdoyante et fertile Catalogne, je reconnais l'âpre et sauvage décor de la province d'Aragon : ses montagnes escarpées et arides, ses vallées déséchées, la poussière de ses hauts plateaux, ses villages misérables perchés sur les hauteurs comme des nids d'aigle et dont les pierres rougeâtres se confondent avec le sol. Des provinces déshéritées de l'Espagne, de tous temps, l'Aragonaise fut la plus pauvre, la plus arriérée, et c'est pour conquérir des territoires plus fertiles qu'à l'époque des conquêtes, les aventuriers Aragonnais participèrent à la découverte et à la colonisation des contrées indiennes du Sud Américain.

Avant le prononciamiento de Franco et en dépit de la République, la petite propriété n'existait pas en Aragon : pour un salaire dérisoire, au maximum un dourou par jour, soit trente cents canadiens, les paysans peinaient au service des grands propriétaires féodaux pendant cinq mois de l'année : les travaux de culture terminés, il leur appartenait de subsister par eux-mêmes : c'est dire combien leur misère était profonde et sans appel.

La Révolution a changé tout cela : les feudataires et autres "grands d'Espagne", ayant eu la sagesse de prendre la fuite au moment opportun, ont déserté leurs somptueux "castillos" et inquiets, hantent les palais d'Europe ou les Quartiers Généraux de Salamanque et de Burgos, et la terre appartient maintenant à ceux qui l'aimaient et la travaillaient.



La fuite des civils devant les troupes maures du général Franco.

Dans ces villages d'Aragon que je ravais, tout désormais est mis sous forme coopérative : la terre, les canaux d'irrigation, le labour, les bénéfices. Avec ces dernières les "Comités" locaux achètent des engrais, des machines agricoles, font bâtir des écoles, ouvrir de nouvelles routes, envoient à l'hôpital de Lérida les malades et les impotents, dotent les jeunes ménages, installent des centrales électriques.

Ce n'est pas encore l'abondance et encore moins la richesse, mais le spectre l'ideux de la famine est en déroute et la dignité humaine a repris ses droits. Dans la salle rustique du Comité de Vellilla del Ebro, une pancarte est affichée et voici ce qu'elle dit dans son éloquentes simplicité : "Companero I, companon I, ici les paresseux ne sont pas les bienvenus ! Ici, ni pauvres, ni riches, mais des hommes libres, et dont les enfants mangent à leur faim."

Avant, des miliciens, aujourd'hui des soldats

Quelques milles après Vellilla, j'entre dans la zone des opérations, et dans les bourgades dévastées par les raids des "Capronis" italiens et les obus, campent troupes de renfort ou de relève. Sur les routes battues par des tourbillons de poussière, c'est l'incessant défilé de convois de ravitaillement et de munitions, d'estafettes motocyclistes, de voitures d'Etat-Major, de camions ambulances. Le temps n'est plus où ces convois se trouvaient à la sanglante merci d'avions de chasse rebelles qui, filant à plus de 200 milles à l'heure, mitraillaient à faible hauteur des troupes pratiquement désarmées contre ces offensives aériennes. Soigneusement camouflées, des batteries d'artillerie font bonne garde aux endroits stratégiques et déclenchent de meurtriers barrages à la première alerte.

Cinq mois auparavant, visitant sur le front d'Aragon, les secteurs de Belchit et de Quinto, j'avais successivement séjourné parmi les anarchistes de la "Co-

lonne Durruti", aux uniformes débraillés et disparates, à la discipline parfois défaillante, les communistes de la "Colonne Lister", les partisans trotskyste du P.O.U.M. (1), les volontaires catalans de Barcelone, Gerona et Lérida, les miliciens espagnols de Madrid. Militaires improvisés, privés de matériel et de munitions, opérant sans liaison entre eux, n'obéissant qu'à leurs leaders politiques, mais qui tout de même, grâce à leur courage et à leur endurance, avaient réussi ce miracle de chasser de la Catalogne les régiments organisés du général rebelle Cabanellas.

Toutefois, faute d'unité, d'un commandement unique, de discipline aussi, ce succès était resté sans lendemain, et pendant près d'un an, le front d'Aragon connut ainsi une "stabilisation" forcée, voisine de la défaite.

J'avais laissé des "miliciens" : je trouvais aujourd'hui des soldats. Les uns après les autres, les colonnes politiques de volontaires s'étaient fondues dans l'Armée Républicaine, amalgamées aux divisions régulières, plées à un commandement unique. Un seul drapeau flottait désormais et que tous respectaient du même cœur : un seul hymne s'élevait les jours de bataille (2). De longs mois dictateur au petit pied de la province, le leader anarchiste Ascaso avait été gentiment prié d'aller exercer ailleurs son éloquence et ses discutables talents.

Les conséquences de cette fraternelle union, de cet oubli des passions partisanes : de brillantes offensives, les premières de l'Armée Républicaine, qui de la province de Têruel aux Pyrénées ont repoussé les factieux et leurs alliés jus-



qu'aux places fortes de Saragosse, de Huesca et de Jaca. La confiance revenue...

Histoire de Belchit

Cinq mois auparavant, des hauteurs fortifiées du Monte Lobo, j'avais examiné à la jumelle les villes de Belchit et de Quinto, alors occupées par les mercenaires maures et les "requettes" navarrais. On les disait impenables en raison de nombreux blockhaus bétonnés installés devant leurs murs par les spécialistes al-



Notre correspondant Jean Allouche, photographié dans une tranchée du front d'Aragon.

lemands. Et maintenant Belchit et Quinto se trouvaient dans les lignes républicaines et à plus de trente-cinq kilomètres de la ligne de feu.

Je parcours Belchit : ce n'est plus qu'un tragique amas de ruines. Des décombres, tenace, sournoise, écopurante, monte encore l'odeur de cadavres, qu'on n'a pu encore dégager et dont des multitudes de mouches noires signalent indiscutablement la présence.



L'officier de la 26ème Division, qui m'accompagne, et qui a pris part à l'action, me raconte les scènes d'horreur auxquelles il a assisté. Je lui laisse la parole :

"Depuis une semaine, companero, la ville était complètement cernée par les nôtres. Nous aurions pu faire usage de notre artillerie et en terminer d'un seul coup, mais c'était condamner à mort une population civile innocente. Trois fois nous proposâmes aux fascistes de se rendre. Ils refusèrent. Il nous fallut nous emparer de Belchit le fusil au poing, rue par rue, maison par maison. L'odeur de maintenant n'est rien, amigo : voyant leur cause perdue, les rebelles avaient fusillé les quelque trois cent personnes, vieillards, femmes, enfants, qui s'étaient refusés à abandonner leur ville natale, laissé ça et là leurs corps sans sépulture... Les soldats les plus endurcis en avaient des nausées.

Le troisième jour, les rebelles survivants, au nombre d'une centaine, se réfugièrent dans l'église. Une fois encore, nous leur offrîmes une reddition honorable et la vie sauve : nous leur envoyâmes même des parlementaires chargés de négocier la fin du siège. Ils les désarmèrent et les torturèrent : toute une journée nous entendîmes leurs hurlements de douleur.

Pour en venir à bout, il devint nécessaire de bombarder l'église. Quand nous y pénétrâmes, il ne restait de vivants qu'une quinzaine de marocains. En d'autres circonstances, nous les aurions volontiers épargnés, mais lorsque nous vîmes les horribles mutilations qu'ils avaient fait subir à nos camarades...

Le lendemain, mauvais joueurs, les rebelles firent bombarder la ville restée à peu près intacte par leurs Capronis et leurs Junkers. Par escadrilles successives, ils vinrent trente-trois fois dans la même matinée. Cette ruelle où nous cheminions était rouge de sang, parsemée de débris humains. La guerre ? non, une boucherie !...

Dans le no man's land de Fuentes del Ebro.

...A la sortie du village d'Oséra, sur la route de Saragosse et en bordure du fleuve Ebro, ma voiture est arrêtée par des patrouilles républicaines de surveillance... "Attention, companeros, nous prévenions-elles, les rebelles sont installés à Fuentes del Ebro, de l'autre côté de l'eau. A moins de neuf cent pieds... C'est un suicide que continuer avec la voiture : la cible en est trop belle. Si vous tenez absolument à explorer la région, marchez. Et ne vous attardez pas, car il leur arrive de risquer de fréquentes incursions dans notre territoire..."

De fait, les balles, avec un miaulement rageur, sifflent nombreuses très près de nos têtes.

Dans ce secteur, en retrait du front de Saragosse, pas de tranchées sur une distance de plus de quatre milles. Le fleuve tient lieu de frontière naturelle et s'oppose à des attaques massives. C'est le classique no man's land avec ses traîtrises et son calme relatif. Tant pis ! Nous risquons l'aventure.

Laissant la Ford dans un ravin, mon cicérone officiel et moi, franchissons au pas de course la route de Saragosse, nous nous rapprochons des berges du fleuve : pas assez vite toutefois pour échapper aux observateurs rebelles. Des mitrailleuses entrent en action et nous saluent de désagréable manière. Un trou d'obus vient à point pour nous accueillir.

Le brouillard du matin se lève avec la chaleur du soleil. A l'oeil nu on aperçoit sur l'autre rive des redoutes fortifiées d'où émerge parfois la chèche rouge d'un mercenaire arabe, les nids de mitrailleuses d'où s'échappent des éclairs. A quelque distance, dans la campagne, circule un groupe d'automitrailleuses.

Je regarde alentour. Des corps gisent par dizaines dans la boue du no man's land, raidis dans une convulsion suprême et sur lesquels s'acharnent des vautours. Cloué au sol d'un coup de baïonnette, un ruffin, les yeux déjà grouillants de vermine, conserve encore à la main, son redoutable poignard courbe.

Dans une tranchée de première ligne, sous la mitraille, dans l'excitation du combat, la mort paraît naturelle, du moins normale, mais dans ce décor cham-

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

Le conflit sino-japonais

On laisse entendre à demi-mots que le Japon serait assez bien disposé — à la suite de l'échec de son offensive à Shang-Hai et dans le Shan-Si — à parler de paix avec la Chine. Quoique disposés à aller aussi loin que possible dans leur aventure continentale, les membres de l'Etat-major général nippon ne sont pas sans éprouver un certain malaise. Il y a, parmi les hauts officiers de l'armée des gens qui se rendent parfaitement compte qu'un moment arrivera où la patience des grandes puissances sera à bout et qu'à ce moment, le Japon n'aura plus la Chine seule en face d'elle, mais peut-être bien une coalition. Evidemment, si la guerre peut être localisée. Tokyo a des chances d'imposer ses volontés, mais si la résistance s'affirme si Nankin parvient à remporter des succès, ou simplement à enrayer l'avance japonaise, le conflit prendra bientôt une telle ampleur qu'une intervention internationale sera inévitable... à moins que d'ici là les grandes puissances aient abdicqué toute volonté de vivre et se résignent à perdre leurs empires coloniaux.

Pour le moment, la situation est la suivante : le Japon est fortement ancré dans le nord de la Chine, mais ne peut

pas progresser ; le gouvernement chinois de son côté, n'est pas en mesure de jeter les Japonais à la mer et cherche, comme toujours, à gagner du temps.

Les puissances occidentales ne sont pas prêtes, sauf peut-être la Russie, à se livrer à la moindre intervention en Extrême-Orient. Mais elles peuvent, malgré tout, exercer une pression économique sur le Japon qui est particulièrement vulnérable, sinon au blocus dont il ne saurait être question, du moins à des restrictions pouvant aller jusqu'au boycottage. C'est cette éventualité qui inquiète si fort le Japon, comme elle inquiète aussi l'Italie. Aussi assiste-t-on à une vigoureuse propagande nipponne pour faire croire à l'inutilité d'une pareille mesure.

Toutefois, comme il est possible qu'un moment ou l'autre, on assiste au réveil des grandes puissances, le Japon voudrait dans l'intervalle consolider ses positions en Chine, en traitant avec Nankin, alors qu'il est temps encore, et mettre ainsi le monde blanc en face d'un fait accompli.

Mais, là encore, on a l'impression que le Japon fait fausse route. Au lieu d'accorder à son adversaire assez mal en point des conditions avantageuses pour tous, quelque chose sur le dos des Blancs, par exemple, le Japon, entraîné malheureusement par des militaires exaltés, pose des conditions inacceptables qui rappellent les fameuses 21 demandes de 1915.

Quoique le gouvernement de Tokyo n'ait suggéré que six points au lieu de vingt-un, ces propositions sont telles que, même si la Chine les acceptait, l'Europe ni les Etats-Unis ne sauraient consentir à ce marchandage.

En effet, au paragraphe 1 figure l'indépendance de la Mongolie intérieure, c'est-à-dire l'annexion de cette région stratégique par le Japon que la Russie ne saurait accepter. Au paragraphe 2 on trouve la reconnaissance d'une Chine du Nord indépendante du reste du pays, ce qui équivaudrait à dépecer l'Etat. Le troisième paragraphe n'a pu germer que dans la cervelle d'un homme d'Etat pas très bien équilibré : réduction de tous les territoires chinois situés dans les environs de Shang-Hai et occupés par les troupes nipponnes au moment de la signature de l'accord éventuel. On voit tout de suite que si l'Europe n'aurait pas de mettre les Blancs à la porte de l'Extrême-Orient.

Enfin les trois autres conditions portent sur des concessions sur la démission de la Chine de la Société des Nations et sur la suppression des forces aériennes chinoises.

Tout cela est évidemment inacceptable. La situation militaire ne justifie en rien ces demandes exorbitantes.

Nous nous rappelons qu'en 1915, alors que les grandes puissances étaient suffisamment engagées dans la guerre mondiale pour n'avoir ni le temps, ni les moyens de freiner les ambitions du Japon, ce dernier extorqua de la Chine des avantages immenses.

Mais, lorsque l'Europe revint à elle, elle mit le holà. Et le Japon dut reculer et abandonner la plus grande partie de ses privilèges.

A. R. BOWMAN.

Je vis un des dormeurs : épuisé, le sommeil l'avait surpris d'un seul coup au moment où il grignotait un morceau de pain et il le tenait encore à la main. A cinq milles de Saragosse

Le lendemain, dans le secteur de Sualta Alta, je visitai les lignes républicaines les plus rapprochées de Saragosse. La montagne où nous nous trouvions avait été aménagée en forteresse souterraine, et à mi-pente, face aux retranchements factieux, des galeries s'ouvraient sur ses flancs. Le temps était clair et j'aperçus à la jumelle les faubourgs de Saragosse, la silhouette altière de sa cathédrale.

Le Commandant Ortiz, chef de la position, surprit mon regard interrogateur à la vue de plusieurs pièces d'artillerie de gros calibre qu'on installait à l'orifice des galeries. Et avec fierté me déclara :

"... Ces pièces portent à dix milles et nous sommes à cinq milles de Saragosse. D'accord, nous pourrions réduire en cendres la capitale de l'Aragon. Mais quoi ! l'homme ! 80.000 non combattants y vivent actuellement. Nous ne voulons pas déshonorer notre victoire en massacrant une population civile. Nous prendrons Saragosse à notre heure, qui n'est pas si éloignée, comme nous avons pris Quinto et Belchit. En soldats, les armes à la main !..."

Le trompette du régiment était là qui nous écoutait. Il s'appelait Antonio Lopez et n'avait pas quinze ans. Avec une flamme magnifique dans le regard, il m'assura... "Oui, senior, nous prendrons Saragosse ! ma mère y habite et je veux la revoir !..."

Jean ALLOUCHERIE

- (1) P.O.U.M. : Parti Ouvrier Unification Marxiste.
- (2) Hymne à Riégo.
- (3) Retaguardia : arrière garde.

VOICI L'HIVER!

Evitez ses dangers

LES FEUILLES MORTES rendent les pavés glissants. L'obscurité tombe très tôt sur les routes et les rues. La pluie, le verglas et la glace exposent au dérapage. Tous les usagers de la rue, piétons, automobilistes et autres, doivent par conséquent redoubler de prudence pour éviter les accidents. L'hiver n'est pas loin et il peut nous arriver inopinément.

Les automobilistes qui veulent s'éviter des ennuis font ce moment examiner pneus, freins et batterie, procèdent à une vérification générale de leurs voitures et se pourvoient de chaînes antidérapantes.

Les autos et camions en panne, les collisions d'automobiles dans les grandes artères, immobilisent les autres motoristes, bloquent la circulation et nuisent à la régularité du transport des quelque 800.000 personnes qui empruntent chaque jour les tramways pour leurs déplacements en ville — parce que les voies sur lesquelles circulent ces tramways sont bloquées plusieurs fois par jour.

QUAND LES VOIES SONT LIBRES LES TRAMWAYS SONT A L'HEURE

Les chasse-neige et tout le matériel dont la Cie des Tramways fait usage pour enlever la neige sur ses voies ont été complètement remis en état et sont prêts à entrer en service. Près d'un million d'usagers des tramways attendent à ce que les propriétaires des autres types de véhicules prennent aussi leurs mesures pour améliorer la circulation d'hiver et éviter les déboites.

Allez en Europe par Le Havre. Prix adaptés aux conditions actuelles. Service impeccable. Cuisine française. Confort sans égal.

Départ 6 NOV.

Ligne Française

Autres départs : NORMANDIE 10 NOV., CHAMPLAIN 20 NOV., NORMANDIE 24 NOV.

Informations gratuites auprès des agences - Bureau de la Cie GIE TRANSATLANTIQUE 1196 Philippe Place - Montréal - MA 2361

m.s. Lafayette

Claudine à l'école du Jour

Curieuses?

Vous vous croyez curieuses, Mesdames? En effet, vous l'êtes. Si la curiosité c'est ne vouloir rater aucun des potins, des cancans, des racontars qui courent la rue, si c'est provoquer les confidences, stimuler les enquêtes clandestines, dresser les oreilles et ouvrir les yeux sur les mille et un rien qui harcèlent la vie quotidienne. Curieuses, mais oui. De connaître le prix d'un chapeau, la qualité d'une robe, le secret d'un budget, les mystères d'une vie conjugale. Pensez donc, quelle délectation!

Mais si la curiosité est aussi autre chose? Si c'est, par exemple, être au courant de la dernière découverte scientifique, ne rien ignorer des inventions modernes, suivre avec intérêt la politique mondiale; si c'est, pour s'attacher à de plus humbles détails, ouvrir son dictionnaire pour y chercher la signification d'un mot, trouver sur la carte géographique la situation de telle ville dont on parle, être inquiète du nom exact d'une profession, d'une science, des diverses parties qui composent un mécanisme, une construction quelconque. Hélas! hélas! hélas! Mesdames, les sommes-nous?

J'étais l'autre jour dans le train Québec-Montréal. Derrière moi, un couple, lui Français, elle Canadienne. Et j'entendis ceci, car j'écoutais (pourquoi pas?):

— On passe par Sherbrooke pour se rendre à Saint-Hyacinthe.
— Mais non, mais non, tu te trompes. Ça forme un triangle: Sherbrooke est ici, Saint-Hyacinthe ici. Il y a longtemps, mon petit, que tu habites le pays?

Elle rieuse:
— Oh! toi, parce que tu sais tout!
— Mais c'est une honte d'ignorer cela. Tu ne connais donc pas ta géographie?

— Les Françaises la connaissent, elles?
— Elles ne se laissent pas embêter pour si peu. Elles sont cultivées.
Je devine un regard narquois et un geste calin:
— Pourquoi alors, as-tu épousé une Canadienne?
Ceci, Mesdames, pour vous consoler, non pour vous encourager.

Comme la vie?

— Qui donc est bon comme la vie?
— Emile. Mais vous ne le connaissez pas. Un garçon que j'emploie constamment. Une découverte, chère amie! Figurez-vous, il m'a été recommandé par un voisin. Depuis je ne peux plus m'en passer. Il fait tout, balaye, lave les planchers, secoue les tapis, peinture, fait de la menuiserie, du jardinage, enfin c'est une perle! Et savez-vous combien je le paie? Cinquante sous par jour. Ce n'est pas beaucoup mais plutôt que de crever de faim! Ils sont une famille de dix, le père paresseux et ivrogne, la mère hypochondrique qui va en tournée, une fille infirme, une autre idiote et lui, Emile, a la maladie de cœur. Si vous le voyez, un teint de chaux, une chair de guimauve, des yeux pâles et sans vie. A 17 ans, c'est à faire frémir. De plus, il fume continuellement des cigarettes qu'il roule lui-même avec un mauvais tabac de quat' sous. P. v. v. Emile!

— Et il est bon?
— Comme la vie, vous dis-je.
Moi, si j'étais Emile, je serais méchante comme la vie!

Renée GEN.

Chronique médicale

A propos de tics

Pour l'amateur de mos croisés, le tic est un mot de trois lettres qui signifie: contraction convulsive de certains muscles, en particulier ceux du visage. En dépit de sa grande fréquence, on ne sait encore rien de sa nature. Est-ce purement et simplement un trouble fonctionnel, ou bien est-il conditionné, entretenu par une lésion des centres nerveux? Les neurologistes qui se sont occupés de cette intéressante question avouent leur ignorance à ce sujet, ce qui n'a pas empêché l'un d'eux, le docteur Meige, d'en faire une excellente analyse. "Le tic, dit-il, est un acte primitivement commandé par une cause extérieure ou par une idée et coordonné vers un but; par la répétition cet acte passe à l'état d'habitude et finit par se reproduire involontairement sans cause et sans but, en s'exagérant dans sa forme, dans son intensité et dans sa fréquence, il prend les caractères d'un mouvement convulsif... Son exécution est souvent précédée d'un besoin impérieux et sa répression d'un malaise..."

C'est ce besoin impérieux, commandant toujours au même muscle de se contracter, qui caractérise le tic et en fait avant tout une maladie de l'attention et de la volonté. Dieu sait qu'il ne manque pas de occasions de manquer d'emprise sur soi-même, mais chez le tiqueur le problème se complique du fait qu'il coexiste à peu près toujours un certain degré de déséquilibre mental. Ce déséquilibre, qui ne serait pas apparent autrement, est alors mis en relief par des gestes, des attitudes et même des propos qui, après tout, n'ont d'anormale que leur agaçante répétition. Cligner des yeux, mordre ses lèvres, se gratter le bout du nez, renifler, se tordre le cou à gauche et à droite, hausser les épaules, voilà autant de gestes qui peuvent avoir leur raison d'être à certains moments mais qui cessent d'être normaux dès qu'ils échappent au contrôle de la volonté et qu'ils ont franchi le seuil de l'inconscience.

Ce n'est pas à dire que le tiqueur a une place qui l'attende au cabanon, loin de là. Ce n'est pas non plus simplement un "nervex" ou un timide, ainsi qu'on est presque toujours porté à dire de lui, bien qu'un tel sujet présente souvent certaines excentricités ou bizarreries de caractère, une idée fixe ou une manie en rapport avec son tic; rien d'extraordinaire alors qu'il soit obsédé mentalement par un travers physique contre lequel il a toutes les peines du monde à réagir, qu'il lui répugne de prêter à la moquerie et à la caricature.

Je m'en voudrais d'être désobligeant, de vouloir rompre le charme que tissent nous-mêmes le fil soyeux, innombrable, de nos propres complaisances, mais je dois à la vérité de dire que l'équilibre mental parfait est loin d'être le lot du commun des mortels. J'ai même jusqu'à dire que c'est une rareté, au risque d'encourir les foudres de ces messieurs-dames dont l'ego risque à tout instant d'éclater sous le poids de leur omniscience et de leur omniscience. L'équilibre n'est-il pas, par définition, l'état de repos d'un corps sollicité par des forces qui se détruisent? Et qui de nous peut se vanter d'échapper à toutes ces forces destructives dont la vie même est faite? Voyez ce que pense à ce sujet un homme qui a bu le calice jusqu'à la lie: c'est de Maupassant que je veux dire. "Des que nous avons cessé de grandir comme une plante, la mort commence à nous ronger; elle nous prend, à chaque minute qui s'écoule, un peu de notre vie, un peu de notre corps, la fraîcheur de la peau, la force des muscles, nos cheveux qui tombent pour ne plus repousser; elle nous défigure, nous émiette, nous grignote, nous fait mourir un peu à chaque souffle de nos poumons, à chaque pas de nos pieds, à chaque effort de nos membres et de notre pensée, car tout ce que nous faisons, du matin au soir et du soir au matin: respirer, dormir, boire et manger, marcher, rire, s'amuser ou pleurer, vivre enfin, c'est mourir."

Des tics plus ou moins discrets, nous en avons à peu près tous tant que nous sommes. Pas nécessairement des mouvements déviés ou des attitudes vicieuses (dans le sens de déféctueuses s'entend), mais des tics de la parole ou de la pensée, des gestes stéréotypés, une mimique qui exprime un état d'âme et à laquelle se prêtent un ou plusieurs muscles, toujours les mêmes, des idées fixes, des manies que l'on qualifie de douces ou d'offensantes suivant qu'elles sont en nous-mêmes ou en notre prochain. Une chose consolante, c'est que les êtres supérieurs ont eux aussi leurs petits ou leurs grands travers. Napoléon tirait l'oreille de ses grenadiers; vous avez tous vu, au cinéma, l'ex-roi Edouard tirer nerveusement le noeud de sa cravate; nos tsars modernes menacent constamment de tirer leur épée du fourreau. Bref, c'est un tiraillement général, un assujettissement à des réactions routinières où l'on confond l'attaque et la défense, le nécessaire et le superflu, l'utile et l'arrêtable.

Il est autant de tics de mouvements qu'il est de muscles ou de groupes de muscles aptes à se contracter. Brissaud décrit une forme de tic convulsif qu'il appelle le torticolis mental, une affection, douloureuse à la longue, qui consiste en une rotation de la tête et une inclinaison du cou du même côté; il ne dit pas si cette difformité est le fait de gens qui s'obstinent à regarder ce qui se passe chez le voisin, mais la chose est possible.

Un des tics les plus disgracieux qui soient, est celui qui consiste à ronger ses ongles. On a eu beau déconseiller cette laide manie d'un terme pompeux: ony-

Le mot féminin

Nostalgie

Novembre arrive avec ses grisailles, ses lentes pluies... Tout l'ennui cache aux recois du village potinier se délaie et me pénètre avec l'humidité des soirs tôt venus...

J'évoque les autres soirs, si différents, où mes yeux clignaient à l'éclat des éblouissantes lumières, où je côtoyais une foule élégante et animée... soirs de concerts, soirs de spectacles, où s'affinent les sens, et vibre l'esprit... soirs, surtout, où je m'appuyais à son cher bras... Je me rappelle le magique "Tri-corne"... la vertigineuse "Neuvième"... et ses caresses du retour... Et je frissonne en revenant seule dans le soir avec une enveloppe que ma main fébrile voudrait tout de suite ouvrir...

J'évoque encore cet après-midi où je fais à la hâte, sous une désespérante averse, les inévitables courses; j'évoque nos matinées artistiques... les visites aux galeries de tableaux... ses intéressants commentaires... et toute notre vie là-bas, notre vie intelligente et merveilleusement remplie, au milieu d'une société plus... civilisée... Je me sens plus seule... la pluie se fait plus triste et le petit village me paraît plus détestable...

Il n'y a décidément qu'à la ville que l'on vit!

Alice GUAY

chophagie, elle n'en représente pas moins, dans l'esprit de nombreux auteurs, un stigmate plus ou moins accentué de dégénérescence mentale coïncidant, chez l'enfant du monde, avec d'autres signes tels que l'incontinence nocturne d'urine, les tendances impulsives et les terreurs nocturnes, le bégaiement, et surtout l'onanisme; et raison de plus d'intervenir de bonne heure parce que ces néfastes habitudes risquent presque toujours de persister chez l'adulte. Pour ce faire, on a proposé différents petits moyens, plus ou moins bons les uns que les autres, par exemple; badigeonner les ongles avec des substances qui laissent un goût amer à la bouche; teinter les ongles en noir avec une solution de nitrate d'argent qui, à son tour, teinte les dents — mais je ne recommande pas cet "endeuillement" artificiel des ongles, car la nature y pourvoit déjà assez largement.

Maladie de l'attention et de la volonté, le tic ne peut être guéri que par un effort soutenu de l'attention et de la volonté, d'où les aléas de la guérison et la multiplicité des échecs thérapeutiques. Plusieurs méthodes de traitement ont été proposées et seule, je crois, celle du docteur Meige semble vraiment rationnelle. Elle consiste à placer le tiqueur devant une glace, de façon à lui faire bien voir son geste, qui, nous l'avons vu, est involontaire et inconscient, et de lui apprendre à le refaire mais cette fois à volonté; il sera guéri dès l'instant qu'il pourra contrôler et reproduire à son gré, en toute conscience, le mouvement dont il avait été jusqu'ici l'esclave. On conseille aussi l'immobilité des muscles atteints, immobilité qu'il faut conserver pendant des périodes de temps de plus en plus longues.

C'est une gymnastique mentale beaucoup plus que physique, ce qui explique peut-être pourquoi le tiqueur s'épuise souvent en de futiles efforts. Heureux s'il trouve en lui-même le secret de sa guérison, car le triomphe de l'esprit sur la matière est, de toutes les victoires morales, celle qui est le plus chèrement acquise. Mais il n'est pas de plus belle satisfaction.

Docteur G. A. SEGUTIN.

LA RÉTROSPECTIVE DE L'ART FRANÇAIS

Jamais exposition n'avait fait une telle place aux Beaux-Arts que celle de Paris. Non seulement elle a, en quelque sorte, avec ses fêtes de la lumière, créé un art nouveau; non seulement elle a demandé aux maîtres de la musique française contemporaine de faire pour elle un de leurs plus grands efforts; non seulement l'Italie, Danemark, Russie, Norvège, ont amené là l'essentiel de leur art contemporain, mais encore, en dehors de l'enceinte de l'Exposition, les présentations d'oeuvres d'art en créent une autre, toute dévouée aux arts plastiques: sculpture et céramique chinoises; exposition de Greco ou de son école; grande exposition Van Gogh, en seraient les réussites les plus marquantes sans la rétrospective de l'art français.

A elle seule, cette rétrospective me semble égaler le grand événement qu'avait été, il y a quelques années, l'exposition de l'art français à Londres.

En quoi est-elle singulière, frappante? En quoi donne-t-elle ce que le musée du Louvre ne donne pas, ce que dix salles, consacrées à nos dix peintres les plus illustres, ne donneraient pas?

L'art français a été quelquefois au premier rang de l'Europe, mais point toujours. Sachons laisser aux autres, à l'Italie du XVème et du XVIème siècle, à l'Espagne du début du XVIIème siècle, leurs époques de légitime triomphe. L'art français n'a vraiment été au premier rang, en Europe, qu'à trois reprises: du premier tiers du XIIIème siècle au premier tiers du XVIème, quand l'architecture et la sculpture gothiques rayonnaient par toute l'Europe et allaient créer, comme filiales, Saint-Guy de Prague ou la cathédrale de Burgos; puis, pendant la seconde moitié du XVIIème siècle, pendant la grande période classique où règne l'exemple d'abord tyrannique de Versailles, bientôt assoupli par l'exemple plus gracieux de notre XVIIIème, de Watteau ou de Trianon. De Mannheim à Postdam, et jusqu'en Russie, ce classique lutte vers l'est contre le baroque tandis qu'en Espagne, à la Granja, il adoucit au contraire l'influence trop sombre de l'Escorial... Enfin, au XIXème siècle, l'effort héroïque de Delacroix, puis de Courbet, de Millet, de Manet, de Renoir, de Gauguin, de Cézanne, rénovent profondément les arts classiques.

Mais ce n'est point ce qui frappera le plus dans l'exposition. La vraie leçon, c'est celle-ci: à l'époque où un art n'est plus au premier rang, ailleurs il s'éclipse, tend à disparaître, cherche à l'étranger l'occasion de se renouveler. En France, au contraire, la continuité du niveau est frappante, et jamais la tradition n'est interrompue. On verra, à cette exposition, trop peu d'oeuvres de notre art roman du XIème et du XIIème siècles: leurs plus beaux morceaux sont à même les cathédrales, et ne peuvent se transporter. Mais notre XVème et notre XVIème siècles ont aussi des époques de vigueur humaine, de réalisme délicat. Du maître de Moulins à Clouet et à Fouquet, une peinture probe, moins grasse que la peinture flamande, plus réelle que la peinture italienne, suit son propre chemin entre deux grands exemples. Et, au XVIIème siècle, quand nos deux plus grands peintres

font vers l'Italie, c'est précisément pour en tirer ce que la Renaissance Italienne ne leur avait pas demandé encore: aux paysages romains, la grandeur morale et presque stoïque de Poussin, les lumineuses marines de Claude Lorrain, où baignent d'antiques et colossales architectures. Au début du XIXème siècle, quand les ressources du grand art classique semblent épuisées, l'effort de renouvellement n'est pas moins saisissant. Peut-on réduire David, Gros, Gérard et Ingres à une simple période de transition? Ce sont les très hauts témoins d'une continuité.

Huit ou dix pays peuvent prétendre, tout comme le nôtre, avoir tenu, à un moment donné, le sceptre des arts. Pour tant, il n'y a, ce me semble, que quatre pays qui aient pu donner à l'esprit humain ce très grand spectacle: plus de mille ans d'une tradition ininterrompue. Il y a l'Égypte ancienne, la Grèce antique, la Chine des Han aux Song, époques immenses, mais maintenant révolues. Il y a enfin la France, seul de ces quatre pays à se continuer encore.

En toutes circonstances, le temps est un grand maître. Mais le temps qui n'est pas achevé, l'arbre dont les racines sont plantées plus loin que le Moyen-Âge, qui est encore vivant, et qui n'a point connu d'années d'éclipse, peut vraiment donner une leçon frappante.

Et à notre époque, où se renouvelle le sens de l'âme collective, du travail anonyme et dévoué, la rétrospective de l'art français offre un autre trait bien frappant encore: l'abondance et la très haute valeur des oeuvres anonymes. Je n'en tends pas seulement, par anonymes, les oeuvres non identifiées. Des dernières, le nombre diminue. Après presque trois siècles d'oubli et de négligence, la France a retrouvé un grand peintre de lumière et d'ombre: Georges Delaunay, qui unit les lumières tendres et griffées de Rembrandt aux fumées rouges et noires de la dernière école espagnole, qui a simplifié la peinture aussi audacieusement que les vases grecs.

Par anonymes, j'entends plutôt les innombrables artisans, sculpteurs, miniaturistes, tapisseries ou brodeurs qui ont travaillé avec amour sans même espérer mettre leur nom sur leur oeuvre. L'Exposition donne l'un des Vierges sages de Strasbourg — mais il y avait à Strasbourg plus de soixante oeuvres de la même valeur, parmi lesquelles on pouvait vraiment choisir celle-là presque au hasard. Dans l'art d'Artois, de Picardie, de Champagne, l'exposition nous donne quelque chose de ces portraits d'âmes, à la fois simples et singuliers, pleins de sourire et de foi, qui sont le vrai don de ces écoles à l'humanité. On aurait pu tout aussi bien, en choisir mille autres; et, comme tout visiteur amateur d'art, je compare sans cesse mes souvenirs avec le présent parfois non sans surprise: "Pourquoi ceci et non cela?" Ce que signifient tous ces anonymes, c'est que depuis les origines, en France, l'art glorieux et signifié baigne dans un grand art silencieux.

Un seul numéro du journal "Le Jour" vous fournira autant de lecture que des "Digests" américains à dix et quinze sous, et "Le Jour" est en français.

Tout hôtel soucieux de plaire à ses clients, s'abonne au journal "LE JOUR"



Des soldes et occasions

Que faut-il en penser? Pourquoi certaines marchandises sont-elles subitement offertes à prix réduits?

La marchandise ne vaut que par sa qualité. Certaines marchandises n'ont pas plu à la clientèle, d'autres ont été achetées par le marchand en trop grande quantité. D'autres sont défraîchies ou passées de mode. Il faut donc, avant d'acheter, se rendre compte de la raison qui a amené la réduction des prix.

Les coupons ne seront une économie que si la quantité achetée correspond exactement à nos besoins, s'ils ne sont ni trop courts ni trop grands.

C'est toujours à la fin de la saison que ces ventes sont offertes aux clients, c'est dire qu'à la fin de l'été vous aurez un choix de robes claires et légères, de chapeaux de paille ou de tissu s'assortissant à nos vêtements d'été. Vous verrez à la fin de l'hiver les lainages et les fourrures d'un prix plus abordable. Si nous avons la précaution de ranger ces effets dans un endroit où ils ne seront pas endommagés par l'humidité, les mites ou le soleil, il peut être économique de s'approvisionner, mais soyons prudentes.

Il y a aussi les articles-reclames que le marchand soucieux d'attirer une clientèle

nombreuse, offre en vente dès le début de la saison. Il est sage de s'en procurer. Ils viennent au bon moment, ont été choisis pour séduire et expriment toujours la dernière mode.

RECETTES

Tranches de saumon grillées au beurre d'anchois. — Les tranches doivent être prises sur le milieu d'une belle pièce moyenne. Les assaisonner de sel et de poivre et les ranger sur un plat, épiller dessus un demi-oignon finement émincé et quelques queues de persil fragmentées; les arroser de deux cuillerées d'huile et d'un filet de jus de citron, et laisser mariner une demi-heure en les retournant de temps en temps. Les éponger ensuite, les badigeonner d'huile ou de beurre fondu et les mettre sur un grill bien chauffé à l'avance; cuisiner à feu modéré un quart d'heure environ.

Quand les tranches sont cuites, retirer le fragment d'arête qui se trouve au milieu. Laver, essuyer et détacher les filets de huit anchois au sel; broyer ces filets en y ajoutant beurre, sel et poivre. Passer au tamis fin, mettre ce beurre sur un plat chaud, placer dessus les tranches de saumon dont la chaleur suffit pour le dissoudre.

L'orateur: "Messieurs, votez pour la Sweet Caporal, le choix du peuple."

"La forme la plus pure sous laquelle le tabac peut être fumé."

CIGARETTES SWEET CAPORAL

LE CANARD

Le canard noir est essentiellement le canard-gibier de la province de Québec et c'est, en somme, l'un des meilleurs oiseaux comestibles de cette famille. Dans les grandes et les estuaires des rivières le long du Saint-Laurent et du bas Saguenay, comme sur les innombrables lacs qui constituent une si grande partie de la province de Québec, le canard noir et aussi, de temps à autre, le milouin et le col vert fournissent plus d'une cible à la carabine du chasseur. La saison dure de septembre à novembre, sujette à changement. Si l'on n'applique une sage politique de conservation, les perspectives de la chasse au canard ne sont guère encourageantes pour l'avenir.

40 ONCES \$2.65 26 ONCES \$1.90 10 ONCES 85¢

Cette Réelle Saveur de Hollande

Gin de Kuyper

EN VENTE AU CANADA DEPUIS PLUS DE 100 ANS

Distillé et embouteillé au Canada sous la surveillance directe de JOHN de KUYPER & SON, Distillateurs, Rotterdam, Hollande—Maison fondée en 1695.

